

LES ETATS-UNIS DE 1919 A 1939 VUS PAR LES ECRIVAINS
FRANCAIS CONTEMPORAINS

A Thesis
Presented to
the Faculty of Graduate Studies and Research
McGill University

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Sister Mary Gregoire (Koenig) O.P.

May 1942

Sister Mary Grégoire Koenig

Les États-Unis de 1919 à 1939 vus par
les écrivains français contemporains

In this thesis are noted the opinions about the United States expressed by contemporary French writers during the two decades between World War I and II. Necessarily, in a study of limited length it was requisite to choose certain aspects. Thus leaving aside the economic and political, so frequently treated to the exclusion of all other phases, the position of the woman and man in American society is studied. Then follows the consideration of the family life, religious life, intellectual and artistic life of this period, which serve as both the framework and the raison d'être of the American man and woman.

TABLES DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I
CHAPITRE PREMIER	
(1) L'amitié franco-américaine.	1
CHAPITRE II	
(1) La femme américaine	15
(2) L'homme américain	25
(3) La vie de famille	34
(4) Les plaisirs	43
CHAPITRE III	
(1) La vie religieuse	51
(2) La vie intellectuelle	67
(3) La vie esthétique	82
CONCLUSION	89
BIBLIOGRAPHIE.	95

I

INTRODUCTION

La vérité est très nuancée. Pour avoir une notion exacte des idées et des sentiments il ne faut pas considérer les faits superficiellement ni non plus les analyser et les disséquer au point qu'ils échappent à une vue d'ensemble. Connaissant à merveille les faits, ayant en main tous les renseignements, l'emploi de ces faits et de ces renseignements sans juste proportion peut créer une oeuvre véridique mais hostile.

Dans de nombreux livres qui ont paru en France sur les États-Unis on n'en trouve pas une qui soit d'une impartialité complète.

Ordinairement les plus justes sont ceux qui décrivent l'aspect économique ou politique car seulement les connaisseurs osent présenter leurs idées dans ces champs particuliers.

Mais combien de livres ont été publiés où les idées fausses, les exagérations du bien ou du mal, dues tantôt à des renseignements hâtivement rassemblés par des visiteurs de passage tantôt à un parti pris du rapporteur, ont

II

créé des préjugés déplorables!

Heureusement, les défenseurs de la vérité élevèrent leur voix, mais cette même défense attesta que l'attitude bienveillante d'autrefois avait été remplacée par une attitude antagoniste. Écoutons un ami instruit de ce changement d'attitude: "Ce choc contre nos habitudes produit presque toujours sur le nouveau venu aux États-Unis une réaction qui est certainement au fond de maintes opinions exprimées ici contre la vie américaine. C'est pourquoi la note sympathique que j'ai donnée au milieu du concert de railleries auquel on est accoutumé a paru si étrange et même choquante à beaucoup d'esprits prévenus par l'influence de la littérature courante." (1)

Bien sûr personne ne demande ni une admiration béate et flatteuse ni une condamnation totale et hostile de nos moeurs ainsi que le nota ce même auteur.

"Jamais je n'ai dit et jamais je ne dirai que la société américaine représente en aucune manière un idéal à imiter aveuglément dans son ensemble. Les Américains

(1) H. Dubreuil: Nouveaux Standards, Bernard Grasset, Paris, 1931, p. 135

III

eux-mêmes d'ailleurs trouveraient cette attitude ridicule." (1)

Les écrivains les plus éclairés ont trouvé un équilibre entre ces deux extrêmes et grâce à eux des jugements de plus en plus profonds et justes s'en dégagèrent.

Dans cette étude nous tâcherons de constater les jugements sur les États-Unis émis par des écrivains français depuis la Grande Guerre I jusqu'à la Grande Guerre II.

À vrai dire, c'est une tâche formidable que de vouloir présenter un tableau des moeurs, de la vie intellectuelle, économique, religieuse, etc.; de tous les impondérables qui constituent l'essence d'une nation.

Forcément, dans une étude de cette longueur il fallait se limiter à certains aspects seulement d'un problème aussi vaste qu'est l'étude d'une civilisation. Donc il m'a semblé sage de laisser de côté la vie économique et politique si fréquemment étudiée à l'exclusion de tous les autres éléments de la civilisation américaine.

Nous commencerons par une étude de l'amitié franco-américaine vue principalement à travers la littérature du

(1) Ibid., p. 11

IV

passé. En second lieu, nous étudierons la situation de la femme, et celle de l'homme dans la civilisation américaine. Dans les chapitres suivants, la vie de famille, la vie religieuse, la vie intellectuelle, la vie artistique seront étudiées puisque nous avons là le cadre et la raison d'être de cette femme et de cet homme, les représentants de la race américaine.

CHAPITRE PREMIER

L'AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINNE

L'amitié entre les nations est très difficile à réaliser. Néanmoins, depuis les commencements du Nouveau Monde nous constatons en France l'existence d'une sympathie mêlée de curiosité vis à vis des États-Unis.

Au 18^e siècle la France, où la vie politique et la vie de société posaient leurs problèmes compliqués à ses citoyens, considéra l'Amérique comme un asile où la simplicité et la liberté des moeurs régnaient incontestées. Sans doute le gouvernement français en avait dans ses archives des descriptions fort exactes, mais on trouve un curieux mélange de vérités et d'absurdités même dans ces documents aussi bien que dans les récits et les ouvrages des écrivains.

Voltaire dans son livre l'Ingénu nous dépeint un indien, un Huron, égaré dans la société française. On y trouve une attaque ironique et subtile de la religion et des moeurs. En contraste, le héros, l'Ingénu, représente le produit d'un nouveau pays dans lequel les vertus naturelles, la simplicité et l'absence de duplicité fleurissent souveraines. (1)

(1) Voltaire: L'Ingénu, E. Droz, Paris, ©1936

En 1748, date mémorable, parut l'Esprit des lois de Montesquieu. Ce livre est une étude comparée de toutes les législations. Le point intéressant pour nous est sa thèse à l'égard de la division des pouvoirs.

"Tout est perdu, dit-il, si le même homme ou le même corps des principaux, des nobles, ou du peuple, exerçait les trois pouvoirs: celui de faire les lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, celui de juger les crimes. Il n'a prononcé nulle part les mots de jury, de responsabilité des ministres, de liberté individuelle, de gouvernement représentatif mais il décompose admirablement les idées de ces mots." (1)

L'emprunt que les Américains firent à ces théories dans l'établissement de leur constitution quelques années plus tard fit grandir l'intérêt des Français pour l'Amérique.

La Révolution américaine éclate et par un désintéressement plus ou moins pur la France fut poussée à venir au secours des Américains. Un poème écrit à cette époque exprime l'idéal de la liberté que les Français voyaient réalisé dans cette guerre d'indépendance.

(1) Citation de: Villemain, Cours de littérature française, Didier et Compagnie, 1882, p. 380

Bravo, Messieurs les Insurgents!
 Vainqueurs dans une juste guerre,
 Vous donnez par vos sentiments
 Un peuple de plus à la terre.
 Fermes, courageux, patients,
 Doués d'une franchise altière,
 Libres surtout, voilà mes gens. (1)

Benjamin Franklin, si choyé des Français, fut l'esprit vivant de l'Amérique en France en ces moments-là. (2)

"Benjamin Franklin, élu député au premier congrès américain, fut chargé de négocier l'alliance avec la France. Paris accueillit avec enthousiasme 'le bonhomme Franklin'. Il sut tirer habilement parti de ces dispositions et en 1778 fut signé le traité d'amitié entre la France et les États-Unis. Il mourut en 1790 et la Constituante française vota un deuil de trois jours." (3)

Un deuil de trois jours! Quel hommage à son génie souriant et à son bon sens avisé! Charles Cestre le dépeint ainsi: "Benjamin Franklin devint le représentant par excellence de la 'sagesse' américaine et le grand patriote de la Révolution." (4)

 (1) Howard Mumford Jones: America and French Culture, Chapel Hill, Carolina, University of Carolina Press, 1927, p. 513

(2) Voir: Bernard Faÿ; Franklin, The Apostle of Modern Times, Little, Brown Company, Boston, 1929, p. 438

(3) Augé, Paul; éditeur: Larousse du XX^e Siècle, Libraire Larousse, Paris, 1928, Tome quatrième, p. 623

(4) Charles Cestre: Les États-Unis, Paris, Libraire Larousse, Paris, 1927, p. 67

Parmi tous les hommes qui sont venus lutter à côté des Américains, La Fayette reste le symbole de l'amitié généreuse et désintéressée. Bernard Faÿ a décrit le contact de ces deux groupes: "Officiers et soldats français qui allèrent en Amérique entre 1776 et 1783 semblaient enivrés, se trouvant parmi des gens, dans un milieu où tout leur plaisait. Tout ce qu'ils voyaient était nouveau, différent, et par conséquent charmeur. Les Américains s'attachèrent avec empressement aux soldats français, les trouvant soigneux, sains et bien élevés, découverte qui provoqua leur enthousiasme. Les soldats des deux nationalités ne parlaient pas la même langue ce qui maintenait autour d'eux un nuage de mystère bien propre à faire subsister la plus affectueuse incompréhension qui ait jamais existé." (1)

Cette amitié se continua pendant de longues années et nous en voyons le témoignage dans la littérature.

Je feuilletai un livre, Anecdotes Américaines (2), publié en 1796 qui m'étonna à cause de ses sept cent cinquante pages. De nombreux exemples qui soulignèrent la simplicité de la vie, la fertilité prodigieuse du pays et le caractère charmant des indigènes remplirent ces pages.

(1) Traduit de: Yale Review; Bernard Faÿ, The Course of French-American Friendship, March, 1929, vol. 18, p.429
 (2) Anonyme: Anecdotes Américaines, Paris, Vincent, 1796

Le public français dut s'intéresser beaucoup à l'Amérique pour en parcourir les nombreuses pages.

Atala et René par Chateaubriand ont été écrits pour figurer dans une vaste épopée américaine, Les Natchez. Pour lui la nature sauvage et grandiose a un grand charme et ses descriptions ont soutenu l'idée de la fertilité magnifique en Amérique. En voici deux exemples :

"Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des caribous se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à têtes jaunes, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois en s'y balançant comme des lianes." (1)

(1) Chateaubriand: Atala, Hatier, Paris, ©1931, p. 8

"Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus." (1)

Même après une cinquantaine d'années on continua à s'intéresser à la conquête de la liberté; cet intérêt fournit le sujet des pièces de théâtre. La Bohémienne (ou L'Amérique en 1775) représenté le premier juin 1829 témoigna de la sympathie toujours durable pour les Américains.

Voici quelques paroles du chef américain qui servent de dénouement à la pièce.

"Dites-lui (le parlement anglais) que d'aujourd'hui tous les Américains sont soldats; que vous avez vu en eux,

(1) Ibid., p. 25

non des esclaves révoltés mais des citoyens, des hommes libres, qui, à la face de l'univers, proclament leur indépendance et sauront la défendre." (1)

Alexis De Tocqueville après la révolution de 1830, à une époque où les idées politiques se heurtaient en France, a cru trouver la solution du problème politique dans la démocratie, et il vint étudier ce régime dans le pays où elle constitue l'idée mère. Il publia son livre De la Démocratie en Amérique en 1835. (2)

Cet admirable ouvrage, selon les critiques . . . "est vraiment un chef d'oeuvre de la philosophie historique au dix-neuvième siècle. Légitimiste et chrétien, Tocqueville a tâché de comprendre son temps . . . Au milieu d'une confusion générale, il a cru saisir le progrès irrésistible de l'égalité, donc de la démocratie." (3)

Quoique ce livre n'ait pas été écrit à l'origine pour les Américains, La Démocratie en Amérique doit rester un ouvrage dont l'intérêt va toujours croissant pour les citoyens des États-Unis car nous y trouvons la première vue

(1) Eugène Scribe: La Bohémienne ou L'Amérique en 1775, Librairie Générale de France, 1858, p. 22

(2) Alexis Tocqueville: De La Démocratie en Amérique, Pagnerre, Paris, 1850

(3) Gustave Lanson et Paul Tuffrau: Manuel d'histoire de la littérature française, Librairie Hachette, Paris, 1932, p. 635

philosophique et compréhensive de notre société, de nos institutions et de notre destinée. (1)

Le directeur d'un journal américain (New York Herald) invita Paul Bourget à venir aux États-Unis pour écrire une série d'articles. Trois idées principales intéressaient Bourget: le problème de la race, celui de la science, celui de la démocratie. Le spectacle du Nouveau Monde ne changea pas beaucoup ses idées sur la race. Quant à la science il vit que le conflit entre la religion et la science n'existaient pas pour les Américains. Pour ce qui est de la démocratie il tira la conclusion que son succès est dû à la fidélité à la tradition. Bien que ce système n'eût jamais réussi en France selon le plan américain, le spectacle de l'Amérique ne fit que confirmer ses idées sur ce point. On trouve une expression de ces conclusions dans son livre Outre-Mer.

"En France, pour choisir parmi les grands États Européens celui qui se croit le plus avancé sur le chemin des réformes, le mot démocratie signifie que tous les pouvoirs de l'état se trouvent délégués aux représentants du

(1) Traduit de: Henry Reeve; De Tocqueville, Democracy in America, P. F. Collier and Son, New York, ^c1900, p. x

peuple, c'est-à-dire de la majorité, et si oppressives, si injustes que soient les mesures prises par ces représentants, du moment qu'elles satisfont les passions du plus grand nombre, nous les estimons, non seulement légales, mais démocratiques. Ainsi conçue, la démocratie réside dans le sacrifice constant de l'individu à la communauté. Or, c'est précisément dans le sens contraire que travaille la démocratie américaine. C'est au développement le plus intense, le plus complet de l'individu qu'elle a tendu, jusqu'ici, et à la diminution, à la suppression, s'il était possible, de l'ingérence de l'État. . .

"Une égale possibilité sociale, telle est la formule de la démocratie en Amérique. Une égale réalité sociale, telle est sa formule en Europe et particulièrement en France, depuis la Révolution de 1789. Je n'en connais pas de plus contradictoires. . .

"Il y a une seconde différence: C'est une démocratie conservatrice, c'est-à-dire exactement le contraire de la nôtre. Cela tient à ce que ce pays a pratiqué d'instinct la maxime qui domine celle des individus: -- Les choses se maintiennent par les mêmes conditions qui leur ont permis de naître--. En s'organisant sur l'énergie individuelle,

l'Amérique s'est conformée à sa loi d'origine. . .

"Toutes les contrées construites de la sorte dans la logique de leurs origines ont cette même unité profonde, et, par suite, cette plasticité, quelle que soit d'ailleurs la nature de leur gouvernement. C'est une leçon que nous pouvons recevoir de la démocratie américaine: Nous devrions chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres. . .

"J'ai donc appris en Amérique à traduire le mot de démocratie dans des réalités tout à fait contraires à celles qu'il représente en Europe, et par conséquent à en avoir moins peur. Car, du moment que la démocratie est conciliable avec le plus intense développement de l'individualité et le plus personnel, toutes les objections adressées contre cette forme de civilisation tombent à la fois." (1)

D'un tout autre genre est le roman de Ludovic Halévy, L'Abbé Constantin (2), où les Américaines, Bettina et Madame Scott (bien connues des étudiants dans les écoles secondaires aux États-Unis), sont naïves, gentilles, invraisemblablement riches et aiment beaucoup le village français où

(1) Paul Bourget: Outre-Mer, Alphonse Lemerre, Paris, 1895, Tome Second, pp. 317-322

(2) Ludovic Halévy: L'Abbé Constantin, Édité par Beckford et Coleman, D. C. Heath, New York, 1940

elles respectent la tradition de ce petit coin de la France.

Donc, à travers la littérature l'intérêt se maintient et l'Amérique et les Américains fournissent soit le décor soit les caractères de plusieurs ouvrages.

L'impression générale était bienveillante quoique les mœurs américaines prêtassent souvent au divertissement de la part des Français qui souriaient de la jeunesse un peu gauche de ce pays prodigieux.

La guerre de 1914 fit soudainement surgir des problèmes inattendus. Des motifs humanitaires contribuèrent pour beaucoup à la grave décision que prit l'Amérique lorsqu'elle se rangea du côté des Alliés. Le gouvernement américain organisa la guerre comme une croisade. Une propagande intense fut mise en mouvement. Il suffisait de prononcer le mot "La France" pour obtenir une réaction passionnée et naïve. Dans le livre Amica America, l'auteur nous dépeint cette réaction dans une scène qui se passa alors. "La France. . . , a-t-il dit. . . Aussi n'a-t-il pu continuer. Tous les auditeurs se dressent, tous montent sur les bancs, les tables, et la profondeur de ce tapis humain tout d'un coup s'est doublée. Tous crient, tous sifflent. . . Nom toujours présent, et à chaque seconde inattendu, nom qu'aucun autre en Amérique ne

peut aujourd'hui équilibrer. . ." (1)

Et encore: "Il y eut, quatre courtes années depuis que le mot 'La France' égala aux Américains un des plus éloquents de n'importe quelle langue. À des millions de jeunes Américains ce mot signifia la gloire, la gallanterie, l'honneur, le devoir, le dévouement, la vie, la mort et même l'immortalité." (2)

Beaucoup d'officiers français vinrent en mission en Amérique et l'on constata que la popularité de ces officiers aida fortement la cause des Alliés. Plus tard, les soldats américains furent extrêmement populaires en France, où ils furent accueillis comme s'ils présageaient une nouvelle ère. Pershing dans la première cérémonie qui suivit son arrivée en France prononça ces mots: "La Fayette, nous voilà." Cette phrase caractérise l'amitié reconnaissante de l'Amérique pour la France.

Malgré cet enthousiasme les Français et les Américains ne se comprirent pas réciproquement une fois les hostilités terminées, car leurs attitudes envers la guerre n'étaient pas identiques. Quand la paix fut conclue ces divergences

(1) Jean Girandoux: Amica America, Paris, Frazier-Saye, 1918, p. 10

(2) Traduit de: Round Table; Anonyme, American Sentiment and France, Mr '22, 12:287

entraînèrent pour l'avenir des difficultés sans fin. Ce fut le début d'une époque pénible pour l'amitié franco-américaine. Les visiteurs étrangers dans chacun des deux pays furent frappés du changement. Deux ans après la guerre la chaude cordialité d'autrefois était gravement atteinte.

La question de la dette de guerre augmenta le mécontentement universel. Jamais divergence de vue entre deux peuples ne fut si marquée et si profonde.

Chaque peuple a sa manière de penser et de raisonner. Un Français est soldat parce qu'il doit l'être. La guerre mondiale ne fut pas pour lui une croisade, une aventure, une entreprise excitante, mais un simple et douloureux effort pour sauvegarder son domaine, sa patrie. Il croyait que l'Américain venait tout simplement l'aider. Donc ni les Français ni les Américains ne purent comprendre leur attitude réciproque dans cette question de dette.

L'amitié des deux nations a de plus souffert d'un relâchement causé en partie par les difficultés des problèmes nationaux; la crise en particulier a obligé l'Amérique à regarder d'abord ce qui se passe sur son propre sol. Rien d'étonnant à ce que les moeurs américaines se soient affirmées plus nettement américaines et indifférentes à l'in-

fluence française. Les Français qui voyageaient en Amérique après la guerre furent très surpris par ce caractère très original et plus spécifiquement américain des coutumes. Ce retour sur soi est si marqué qu'il se manifeste même dans la langue; la prononciation, le vocabulaire deviennent particulièrement américains. On signale à présent en France si un livre est une traduction anglaise ou américaine.

Néanmoins, la crise à côté de ce retour sur soi servit aussi comme un rapprochement des deux nations car la souffrance tend toujours à exciter de la sympathie.

Après avoir noté rapidement les relations franco-américaines manifestées surtout dans la littérature, tournons notre attention à La Femme américaine, ce phénomène inexplicable à l'étranger.

CHAPITRE II

LA FEMME AMÉRICAINE

Tous les observateurs étrangers, écrivains ou autres, presque sans exception s'émerveillent devant cette femme belle, libre, souveraine, si bien protégée, si privilégiée qu'est la femme américaine.

La beauté physique de la plupart des femmes éblouissent les étrangers. "Sans doute, la seule Gladys, n'avait pas le monopole de ce teint éblouissant, de cette luxurieuse chevelure, de ces jambes de Diane chasseresse, enfin de cette beauté presque insolente; pour s'en convaincre, il lui avait suffi de faire un tour soit après déjeuner, soit à cinq heures, au thé. . . ou encore se promener vers la fin de l'après-midi. . . pour rencontrer des centaines d'exemplaires--de splendides filles, toutes pareilles à des cavales de sang, impeccablement belles, sûres de l'être et également dédaigneuses à l'égard de l'homme."

(1)

Cette beauté provient largement de sa manière de vivre, du plaisir qu'elle prend à la vie sportive, de la vie en

(1) La Petite Illustration: Valentin Mandelstamm; New York, 18 novembre 1922, p. 39

plein air auquel elle est habituée depuis ses tendres années, du fait que les soucis lui sont épargnés, et que nul sacrifice de la part des parents n'est trop grand pour contribuer à son bonheur.

Les attraites physiques qui lui sont propres sont presque toujours rehaussés par la faculté qu'elle a de se vêtir de manière avec un certain bon goût, voire même une certaine élégance, qu'elle que soit la classe sociale à laquelle elle appartienne.

Le mélange des races qui se réalise en Amérique comme presque nulle part ailleurs contribue aussi à créer dans le Nouveau Monde un peuple fort et sain.

Il est étrange que souvent les femmes soient accusées de manquer de modestie et qu'en même temps on leur assigne une pudeur extrême. Si nous faisons l'analyse de cette accusation, nous voyons qu'elle comporte deux éléments distincts. Les Américaines prennent les attitudes souvent déplacées auxquelles elles n'attachent aucune importance. Car aux États-Unis les filles et les garçons vont à la même école, étudient, travaillent et s'amuse ensemble tous les jours, dissipant donc le mystère qui enveloppe les sexes ainsi que le remarquèrent quelques-uns

des écrivains. "Cette agréable camaraderie le plus souvent rapproche jeunes gens et jeunes filles en une intimité également distante des timidités gauches et des privautés audacieuses." (1) En outre- "Les nombreuses jeunes filles qui travaillent dans des bureaux font leur tâche sans que leurs collègues ou patrons paraissent s'apercevoir qu'elles sont d'un sexe différent." (2) Si on posait aux hommes américains la question de la modestie des femmes américaines je suis sûre que l'étonnement de leur réponse montrerait que la question ne se présente pas pour eux.

Sur la pudeur--cette question semblerait hypocrite à ceux qui ne comprennent pas la discipline extérieure exigée par les habitudes de puritanisme. Il faut se rendre compte que selon cette discipline on ne doit pas parler des choses intimes et personnelles, donc l'absence de tout élément libertin dans la conversation n'est pas nécessairement l'hypocrisie mais c'est souvent l'acceptation sincère des prescriptions du puritanisme. D'autre part, il y en a qui parlent de tout sans nul embarras. "Dans les collèges on parle très librement des questions sexuelles; les professeurs

(1) Marcel Braunschvig: La Vie américaine, Armand Colin, Paris, 1931, p. 270

(2) Firmin Roz: L'Amérique nouvelle, Ernest Flammarion, Paris, 1923, p. 59

de sociologie y font parfois auprès des étudiants et étudiantes des enquêtes qu'en France nous jugerions plutôt indiscrètes." (1)

Mais je doute fort que la pudeur extrême et la license puissent se rencontrer dans la même personne. Néanmoins, plusieurs écrivains ont fait ce rapprochement. Écoutons l'héroïne d'un conte de Luc Durtain. En regardant la statue Le Penseur de Rodin dans un parc:-- "Honte! À Duluth nous aurions brisé la statue avec des marteaux. . . On n'a pas besoin d'ôter sa chemise pour penser." (2) Quelques pages plus loin cette même jeune fille séduit son compagnon. Dénouement inattendu--il faut l'admettre.

Si libre! Elle sort seule, elle conduit sa propre automobile, n'importe où à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Elle s'intéresse à plusieurs jeunes gens avec lesquels elle s'amuse sans surveillance. Elle choisit son mari futur et elle le présente chez elle en annonçant leur décision. Et les résultats? Des ménages heureux et malheureux comme il en existe partout. Mais ceux qui sont malheureux ne peuvent pas être mis exclusivement au

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 99

(2) Luc Durtain: Quarantième Étage, Gallimard, N.R.F., Paris, 1927, p. 38

compte de cette liberté. Le problème du divorce se présente dans tous les pays modernes, mais en cherchant les causes on admet qu'elles sont si complexes et si variées que si le désir de l'indépendance y entre, c'est simplement une des causes.

Nous aboutissons ainsi à admettre entièrement que cette liberté est caractéristique chez nous et qu'elle ne devient discutable que dans des cas particuliers.

La femme est souvent plus instruite que l'homme qui, occupé de ses affaires pendant toute la journée, est le soir trop fatigué pour faire aucun effort intellectuel. Il y a des milliers de femmes appartenant à diverses classes de la société qui ont passé des examens difficiles avant d'entrer dans les universités où elles ont suivi bien des cours très avancés non pour se préparer à une carrière mais pour avoir une culture générale.

Les conférenciers s'étonnent que les trois quarts de leur auditoire se composent de femmes. André Maurois explique ce phénomène ainsi :

"Vous avez eu des auditoires surtout composés d'étudiants? --Et de femmes. En Amérique ce sont les femmes surtout qui lisent, qui s'occupent d'art, de musique. Les

hommes sont pris complètement par leurs affaires, la grande course des affaires au sens sportif du mot. Les hommes et les femmes vivent complètement séparés. Le soir seulement on se raconte la journée. Il y a ainsi, si je puis dire, un filtrage par les femmes de tout ce qui vient de l'étranger et même de la production artistique et littéraire de l'intérieur." (1)

Georges Duhamel nota aussi ce filtrage. . . "ils travaillent si durement toute la journée! Vous parlez des hommes, cher docteur, et je vous crois. J'étais cet après-midi au grand concert symphonique. Excellent concert, d'ailleurs. Il y avait là plus de mille dames et nous n'étions, j'ai presque honte à le dire, que six représentants du sexe masculin. Je vous l'affirme. J'ai compté." (2)

L'Américaine n'aime pas rester constamment chez elle car elle se sent attirée vers une activité quelconque. Au début de l'histoire de l'Amérique les femmes des pionniers ont accompagné leurs maris vers l'Ouest. Elles ont supporté

(1) Bookman: André Maurois, Retour d'Amérique, M'28, vol. 67, p. 64

(2) Georges Duhamel: Scènes de la vie future, Mercure de France, Paris, 1930, pp. 148-9

des épreuves pénibles, les voitures très inconfortables, exposées sans cesse aux dangers d'attaque par les indiens ou les bêtes fauves. Cette existence si dure en a fait les femmes courageuses. En arrivant au terme de leur voyage il fallait couper les arbres, bâtir une cabane et labourer le sol afin de vivre. La force physique se développa chez ces femmes et cette vie active et héroïque a laissé ses traces.

"Pendant qu'il discourait, je voyais passer l'image de Mrs. Webb, présidente de la Ligue des Consommatrices, de Mrs. Webb, trésorière de l'Association des Femmes d'affaires, de Mrs. Webb, membre influent de la Fédération des Clubs de Femmes, de Mrs. Webb, juge en Arizona, 'Judge Webb', s'attaquant au travail de l'enfance, à la polygamie, au divorce, de Mrs. Webb, reine de la Censure et de l'Hygiène sociale. Je voyais sa tête grise dominant trois millions de têtes d'adhérentes et prononçant l'inévitable phrase: 'Je viens à vous parce que je porte un Message.'" (1)

On voit partout cette activité dans la vie d'une Américaine moderne. Elle fait partie de ligues diverses, de

(1) Paul Mcrand: Champions du monde, Bernard Grasset, Paris, 1930, p. 80

clubs mondains, et d'oeuvres de bienfaisance.

Quelle est la raison d'être de ce trait si ordinaire? Le désir d'agir, la générosité envers son semblable et surtout le besoin de faire quelque chose (to do something!) au lieu de rester oisive et ennuyée.

La part prépondérante que joue la femme américaine dans la société, voilà l'essentiel, le coeur de la question. Ici encore une fois les étrangers lui sont hostiles. Paul Morand cite le cas du ménage des Webb. (1) Mrs. Webb lui a déplu immédiatement car il devine que c'est elle qui règne dans le ménage et gouverne tout ce qui touche à leur vie commune. L'histoire de ce couple se développe et l'on voit que Mrs. Webb, pour cacher une maladie grave de son mari le remplace avec succès dans son travail diplomatique. La mort de Mr. Webb n'affaiblit pas cette femme courageuse. Mais le lecteur saisit l'ironie subtile de l'auteur. C'est l'homme français qui ne peut pas accepter l'idée de la souveraineté d'une femme. Mais nous lui répondrons que Mrs. Webb n'est pas le modèle de la plupart des Américaines. Nous méprisons un peu l'homme qui laisse à sa femme la direction complète de son ménage et de ses affaires, et

(1) Ibid.; p. 69

nous avons une expression particulière difficile à traduire pour caractériser un tel homme, "hen-pecked". Nous pourrions passer en revue des exemples que fournissent plusieurs ouvrages français, mais citons un passage de Luc Durtain qui montre à quel point l'exagération peut aller.

"Le mâle se précipitant, s'inclinant, s'effaçant, prêt à attendre, à se hâter, à expliquer, à se taire et, sans cesse--souvenirs, friandises, pourboires, emplettes--prêt à sortir de sa poche, négligemment, de ces papiers imprimés en noir d'un côté, en vert ou orange de l'autre, où le mot dollar donne aux chiffres une dignité plus que mathématique. La femme, elle, régnavant, dédaignant, l'allure victorieuse, le regard au loin: ayant trouvé son domestique dans le vaste bureau de placement que constitue pour l'Américaine toute la population masculine du pays. Le sauveur qui, un instant, s'était dressé devant elle comme une balustrade, avait repris sa place, à ses pieds: non pas même agenouillé, à la façon du Moyen âge, mais posé par terre comme un pavé que l'on foule, ou, plus exactement, comme un degré d'escalier dont le rôle est de s'effacer dès qu'un degré supérieur se présente. Entre eux deux, toujours, bien entendu, cet espace dont la transgression coûte

très cher aux mâles américains, ce vide surveillé par les tribunaux et les usages." (1)

Le Français ne peut pas accepter la situation de l'Américaine. Il est jaloux de son rôle dans le ménage, et il n'aime pas voir ce rôle relativement inférieur que joue l'Américain. La peur de voir la femme américaine imitée par les Françaises et le désir de sauvegarder sa supériorité est la véritable cause de ses sarcasmes.

Il y a en effet de la camaraderie, de l'égalité entre les femmes et les hommes aux États-Unis mais cela ne veut pas dire que les hommes n'ont pas d'autorité chez eux ni que les hommes "sont posés par terre comme un pavé". Un point de vue différent ne doit pas être jugé sans sympathie et sans un effort réel pour le comprendre.

Considérons à son tour l'homme américain.

(1) Op. cit., Luc Durtain: pp. 43-4

L'HOMME AMÉRICAIN

Pour la majorité des étrangers l'homme américain est synonyme des affaires. Examinons le pourquoi et le comment de cet être intéressant.

Selon André Maurois: "Pendant tout le dix-neuvième siècle, l'Américain type fut le pionnier. Il acquit alors les traits de caractère qui sont propre aux fondateurs." (1) Dans son sang bouillonnait la vigueur des pionniers abba-teurs d'arbres; l'audace des constructeurs de villes; l'é-nergie des coureurs de bois.

Le colon américain en face de ressources matérielles inépuisables, de terres fertiles et libres, de prairies giboyeuses, et hanté par le désir d'aller toujours plus loin, acheva la tâche de coloniser le vaste territoire s'é-talant de l'Atlantique au Pacifique.

On remarque encore la forte empreinte de cette manière de vivre dans l'Américain du vingtième siècle. L'homme d'affaires n'est que le colon développé. De l'action, en-core de l'action, telle est la devise de cet homme.

Trois caractéristiques principales le marquent: l'é-

(1) Op. cit., André Maurois: L'Amérique inattendue, p. 28

nergie, l'audace et l'optimisme.

Son énergie est l'héritage de ses ancêtres, habitués à compter sur leurs propres forces; à lutter contre la nature; à défendre leur vie contre les bêtes sauvages. Son caractère, énergique et réaliste, résulte de la nécessité de sauvegarder le fruit de ses efforts, donc même la justice étant souvent la justice sommaire du "droit du poing".

L'appel fait aux pionniers des terres inconnues avec tous leurs dangers réveilla l'imagination et se retrouva dans l'initiative illimitée et l'amour du risque d'un commerçant; en outre, il reste chez l'Américain la passion du déplacement et la course éternel à autre chose.

N'est-ce pas que les grandes entreprises américaines demandent une poussée colossale d'imagination, unie à une entente calculée de la réalité ambiante?

Ayant décrit la clinique Mayo, le Rockefeller Center, le nouvel Waldorf Astoria, Princeton et plusieurs villes, l'auteur tira cette conclusion.

"Les manifestations de l'esprit d'entreprise américain que j'ai notées au hasard de notre itinéraire dans les différentes villes que nous avons visitées ne sont que des exemples épars de cette magnifique force de création qui,

bien qu'atténuée par la crise, reste pour nous un sujet d'étonnement, d'admiration et d'envie." (1)

L'amour du risque s'exprima spécialement dans la spéculation si répandue aux États-Unis quoique chaque grande entreprise envisageât certains risques comme inévitables.

Une activité fiévreuse se fit voir de mille manières; l'automobilisme, l'ouverture des cinémas à toute heure, les réunions sociales continuelles sous les prétextes les moins importants, la vie des clubs; voilà quelques manifestations de la manière dont l'Américain dissipe son énergie.

Le compagnon naturel de ces deux qualités, l'audace, et l'énergie - l'optimisme - fut le trait le plus visible jusqu'à la crise de 1929.

Cet optimisme fut basé sur l'orgueil de l'initiative personnelle et indépendante. L'oeuvre accomplie égale la volonté incarnée de cet homme. Né du succès, l'homme américain ne connaissant pas les crises sérieuses économiques et sociales qui troublèrent les vieux pays, fut optimiste avec une foi inébranlable en l'avenir.

Une telle foi engendra en lui une active générosité

(1) L'Illustration: Émile Schreiber; À Travers l'Amérique de 1934, 1^{er} septembre 1934, Tome 189, p. 10

désintéressée qui ne peut manquer de frapper tous nos critiques. Se sentant être les fondateurs d'une nouvelle civilisation, les créateurs de la tradition, l'exaltation du civisme en découla. L'outillage supérieur des universités, des bibliothèques et des musées (voir plus loin) fut dû à cet esprit du bien commun; ce fut une expression du patriotisme.

Que l'idée fut profonde que les millions de dollars entraînaient avec eux un devoir civique, les testaments des grands hommes d'affaires témoignèrent. Le versement d'une somme énorme en subventions à leur ancienne université, à la bibliothèque de leur ville ou à une oeuvre de bienfaisance, ce fut le cours ordinaire à attendre. Les mécènes ne manquèrent jamais.

Andrew Carnegie et John D. Rockefeller; ce sont les noms qui évoquent surtout les deux idées, de richesse et de générosité. L'article sur John D. Rockefeller, que nous allons citer, souligne le désintéressement de sa charité.

". . . singulière figure que celle de ce milliardaire fils de milliardaire! . . . Malgré une renommée qui est universelle, il reste, selon sa volonté, peu connu.

"C'est dans cet esprit qu'il a fait bénéficier la

France de ses libéralités. Il a consacré 90 millions à la cité universitaire, 13 millions à la cathédrale de Reims, plus de 6 millions au château de Fontainebleau et quelque 35 millions au château de Versailles. Mais, à Versailles notamment, il s'est assigné la tâche la plus ingrate: celle que le visiteur n'apercevra sans doute point. Il n'a pas voulu que son concours se fît remarquer et fût visible dans la beauté même du monument. Il n'a cherché à remédier qu'à la destruction progressive et lente à laquelle le palais et les Trianons étaient exposés." (1)

L'exemple suivant fera connaître ce que ce même esprit civique accomplit seul dans la ville de Chicago.

"Surtout, volonté d'embellissement de la ville: par une large extension des parcs, la construction des édifices publics classiques ou moderne-américains, l'érection de nombreux monuments commémoratifs, domaines où nous voyons s'affirmer chaque jour davantage cette grande force des villes américaines: l'esprit civique.

"C'est lui, désintéressé, qui provoque la création de l'Art Institut, du Field Museum, du Stade, celle de l'imposant Opera Building: c'est lui qui fait donner à la ville

(1) L'Illustration: Robert de Beauplan; Une Moderne babel au centre de New York, 13 août 1932, Tome 182, p. 472

des ensembles décoratifs comme la Fontaine du Temps (don de Benjamin Fergusson) et la mémorial Clarence Buckingham Fountain (don de Miss K. Buckingham); l'Aquarium Shedd et le Planetarium Adler. C'est lui que nous retrouvons dans toutes les fondations particulières d'hygiène et d'art. C'est lui encore, mais accru ici toutefois de toute la puissance de l'esprit commercial des affaires, dans l'extraordinaire essor monumental des quartiers centraux." (1)

Soudainement vint le "krash". André Maurois exprima bien les effets de cette crise sur l'optimisme.

"Heureusement pour l'Amérique, cet optimisme a fait place à un esprit plus critique, plus objectif et plus sain. La crise a rendu sa valeur à l'intelligence. On a constaté qu'il ne suffisait pas d'être "un bon garçon" pour mener de grandes affaires.

"Un scepticisme intelligent se répand. Quand un orateur dit aujourd'hui aux Américains: "Vous êtes le peuple le plus heureux du monde, puisque vous avez tant de locomotives, tant de camions et tant de radios," les Américains se détournent avec ennui." (2)

(1) L'Illustration: J. H. Lambert; Une Métropole en cent ans Chicago, 24 juin 1933, Tome 185, p. 275

(2) Op. cit., André Maurois: L'Amérique inattendue, pp. 107-8

Les témoignages de Bernard Fay et de Paul Azan concordent avec les vues de M. Maurois.

"Depuis 1920, les événements ont apporté leur dure leçon, et aujourd'hui, les "affaires" cessent d'être pour tout jeune homme l'idéal de sa vie." (1)

"Cette génération est en train d'apprendre, par les privations qu'elle endure, la valeur des vieux mythes politiques et nationalistes qui étaient si facilement devenus des dogmes pour un peuple de satisfaits. Cette nouvelle génération est dégoûtée de la vieille "complacency" de la vie américaine et encore davantage de son matérialisme. Si on lui disait qu'on va revoir demain la "prosperity" de 1929, elle répondrait: 'Ce n'est pas assez.'

"Ce qu'elle veut, parfois confusément, ce n'est pas quelque chose qui donne de quoi vivre, mais quelque chose qui offre une raison d'être à la vie.

"Mais les Américains ne seraient plus les Américains si ce retour moral vers une vie plus modeste allait anéantir chez eux toute tendance à risquer des expériences nouvelles. Et Roosevelt n'est qu'une expérience dans laquelle

(1) L'Illustration: Bernard Fay; Les Forces de l'Amérique, 30 avril 1938, Tome 199, p. 465

on "veut" avoir foi." (1)

Nous voyons donc que l'homme américain d'entre-guerre est le fruit cueilli de l'arbre des colons. Essentiellement, il reste le même, énergique, actif; un réaliste et un optimiste mais tendant à chercher une culture plus intellectuelle et artistique.

Avant de terminer, il nous faut riposter à tous les auteurs qui présentent cet homme viril comme l'esclave ou le joujou de la femme. "-Chez nous l'homme aime à travailler. -C'est ce que disent toutes ces dames avec de belles moues câlines, comme elles diraient de leur chat: 'Pauvre petit, il aime tant le lolo à sa mémère.'" (2)

Bon gré, mal gré, il faut admettre que l'injustice d'un tel exemple résulte de l'orgueil blessé de l'homme français.

Certains comprirent que pour cet homme vigoureux les femmes représentent le luxe, la beauté, la noblesse du pays, qu'il en partage en prodiguant l'argent qui se transfigure sous les mains des femmes.

D'autres comprirent que la réciprocité fut l'essence

(1) L'Illustration: Comte Sforza; Les États-Unis au tournant d'une époque, 30 septembre 1933, Tome 186, p. 138
 (2) Op. cit., Georges Duhamel: p. 149

de leur relation.

"Je n'ai jamais eu l'impression au demeurant, que la société américaine subit d'une façon excessive ou anormale l'influence des femmes. Les jeunes garçons, les adolescents, les hommes, m'ont paru, au contraire, animés d'un esprit particulièrement viril. Ils sont actifs, hardis, résolus. Je les ai vus dans leurs écoles, dans leurs universités, dans leurs bureaux, dans leurs clubs, à leurs foyers; et partout, je les ai trouvés les mêmes, en dépit des différences d'âge, de tempérament et d'éducation. J'ai vu leurs travaux et leurs jeux, qui ne révèlent point que le sexe féminin ait marqué l'autre à son empreinte.

"Il faut noter inversement que nulle part ailleurs peut-être l'homme n'exerce sur la femme moins d'influence et d'action. C'est l'indépendance réciproque des sexes qui me frappe, bien plutôt que la subordination de l'un à l'autre." (1)

Autre pierre d'achoppement, la vie de famille américaine, mérite une étude spéciale.

(1) Op. cit., Firmin Roz: pp. 56-7

LA VIE DE FAMILLE

La vie domestique est si resserrée pour un Français que c'est difficile pour lui de comprendre au premier coup d'oeil la vie domestique américaine.

Les villes américaines sont en général si étendues que les hommes partent le matin pour ne revenir que le soir.

Les clubs, les restaurants sont les lieux de réunion à midi. C'est ici que les hommes vont à la rencontre de leurs amis ou de leurs collègues. L'entrée dans maints clubs est interdite aux femmes. On plaisante sur cette coutume et les hommes prétendent que ce lieu sacré leur est cher parce que la Paix y règne! Les femmes sourient de cette plaisanterie tout en comprenant très bien la nécessité de ce contact entre hommes. Rien de plus significatif encore qu'est la place que tient le club dans la société américaine.

Et les femmes? La femme est libre donc d'aller et venir à son gré toute la journée.

Mille occasions de se réunir se présentent. Peut-être que c'est pour la séance de leurs clubs (car elles en ont aussi), ou pour une oeuvre de bienfaisance; ou pour

une conférence donnée par un visiteur de passage; ou bien souvent c'est le jeu de cartes qui les attirent. Les hommes trouvent tout naturel qu'elles aient leurs devoirs et leurs plaisirs, car chacun pense que la vie est trop pleine pour demander le sacrifice de son activité personnelle.

En second lieu beaucoup de foyers se heurtent à la question des domestiques. Cela peut sembler étrange d'entendre les femmes conter leurs doléances à ce sujet; mais c'est une vraie question débattue chez les Américaines car les domestiques coûtent cher et souvent on est réduit à s'en passer.

"Nous autres, Américains des grandes villes, Américains de bonne condition moyenne, nous ne pouvons guère recevoir nos amis chez nous, comme il est d'usage en Europe. Nous sommes trop petitement logés, nous n'avons pas de domestiques. Pensez qu'une femme de ménage, une négresse que l'on prend huit heures par jour, coûte fort cher. Il faut lui donner quatre dollars, soit cent francs de votre monnaie. Quatre dollars par jour, plus la nourriture et le prix de son métro." (1)

(1) Op. cit., Georges Duhamel: p. 141

Un trop grand nombre de ménages n'ont pas hésité à réduire ou à supprimer la vie domestique elle-même à cause de ce fléau.

Une sorte de dispersion du foyer américain s'ensuit. Le restaurant, les excursions de fin de semaine sont des remplaçants douteux. Aussi, une quantité de gens riches mènent une existence d'hôtel.

Mais les enfants? Cette dispersion, voilà malheureusement une des raisons pour la limitation de la famille.

Admettons, "la cherté de la vie, le goût du luxe, du confortable, du plaisir, et de l'indépendance, l'instabilité des positions, la haute culture des femmes et leur participation à la vie active--tout diminue singulièrement la fécondité des foyers." (1)

Le mariage se prive donc de son appui le plus sur--l'enfant. Or, le mariage souvent imprudemment conclu sans aucune intervention des parents et finalement la facilité du divorce augmentent l'instabilité du ménage américain.

L'éducation prépare-t-elle les jeunes filles à la vie domestique?

(1) Op. cit., Firmin Roz: p. 49

"Le champ d'action de la femme est avant tout et nécessairement le foyer domestique. La différence des fins exige et commande la différence des moyens. Cette idée fondamentale ne m'a pas paru tenir une grande place dans les vues de la pédagogie américaine." (1)

Beaucoup de jeunes filles se trouvent déçues après avoir achevé des études égales à celles des garçons et ne s'accoutument pas facilement aux devoirs du foyer.

"En somme, l'activité de la femme tend à sortir du cercle de la famille pour s'étendre à celui de la société. C'est à coup sûr un danger pour la famille." (2)

La conception américaine du mariage, c'est-à-dire, le mariage d'amour, s'oppose au mariage de convenance de la France. En outre, la séparation des biens, à l'inverse de ce qui se passe en France, où le régime ordinaire est la communauté des biens, a le beau côté d'empêcher les marchandages répugnants. Néanmoins, le danger existe toujours que cette condition facilite la séparation des personnes. Naturellement, des foyers établis sur le caractère impulsif et changeant de l'amour sont souvent une cause importante de la fragilité du mariage américain.

(1) Ibid., p. 44
(2) Ibid., p. 55

Cependant, la cause essentielle de cette fragilité d'après la majorité des écrivains français, c'est l'indépendance de la femme. Indépendante avant le mariage, elle le reste encore après. C'est vrai, mais comme nous avons déjà dit au commencement de cette étude, les époux acceptent les deux courants de la vie pour leur ménage et l'acceptation de cette liberté réciproque amoindrit considérablement les difficultés qui pourraient s'élever.

En dernier lieu, un seul, M. Abel Hermant (1) devina l'attitude envers le divorce qui (au moins il me semble) explique maints cas. Quelle est cette attitude? C'est que l'Américaine, beaucoup plus lente à accepter un ménage à trois que la Française, considère le divorce comme le moyen honnête de résoudre une pareille situation.

En ajoutant quelques citations tirées d'un livre français, écrit par un Français, pour les Français, notons que la situation ne diffère pas tant de celle dépeinte trop souvent comme convenable exclusivement à l'Amérique.

"La vie, se détournant des retraites intimes, s'éparpille et se répand partout, sans se fixer nulle part. Le

(1) Voir: Abel Hermant, Les Transatlantiques, Alphonse Lemerre, Paris, 1909

mari et la femme, le père et la mère en proie à la fièvre d'indépendance et de mouvement qui les agite, s'élançant, chacun de son côté, hors de leur domicile et hors d'eux-mêmes.

"Du haut en bas d'une certaine échelle bourgeoise, on veut ses aises, complètes, permanentes, immédiates. Cette exigence est le point de départ de tout projet et de toute entreprise. Rien ne mérite examen, ne vaut effort que ce qui peut procurer, accroître et fixer un plaisir, un avantage matériel.

"C'est par milliers que l'on compte les ménages où le luxe d'une (x chevaux) ne permet absolument pas celui d'une fille ou d'un garçon. La remise et la nursery ne pouvant marcher ensemble, on sacrifie la seconde à la première et l'auto balaie le berceau.

"Les enfants? Passés de mode. C'était bien pour autrefois. Aujourd'hui ça ne se fait plus. Nous entendons couramment ces pitoyables propos.

"Le débordement des appétits de luxe et d'indépendance, la férocité de l'égoïsme et la révolte des mœurs, plus graves et plus dangereux chez la femme, dès qu'elle se pose en ennemie déclarée de la famille, peuvent en conséquence

être justement rangés parmi les causes certaines du fléau qui nous décime." (1)

Les difficultés des ménages modernes ne sont-elles pas à peu près les mêmes pour la France et l'Amérique?

Cependant dans tous les deux pays des millions se contentent de mener une vie ordinaire, monotone, assez aisée, dont les enfants continueront à mener après eux une pareille vie.

Il ne faut pas oublier l'amour des Américains pour une maison particulière située d'ordinaire dans les faubourgs des grandes villes. Ou s'ils sont contraints à demeurer l'hiver dans un appartement en ville, une demeure à la campagne le remplace en été. Une femme saisit le charme des bungalows américains: . . . "Ces adorables petites maisons si propres, dont aucune n'a la même forme que l'autre sous le grand toit.

"quatre éléments concourent à l'harmonie de l'intérieur moyen, en Amérique: de très beaux tapis d'Orient, des livres en quantité, magnifiquement reliés, le feu de bois dans les cheminées, les bougies remplaçant l'électricité dès que se donnent une fête, un dîner ou même un simple goûter. Un

(1) Henri Lavedan: La Famille française, Perrin, Paris, 1918, pp. 14-31

petit charme très spécial se dégage de tout cela." (1)

Il nous reste de dire quelques mots sur les enfants gâtés des États-Unis.

Selon la conception américaine, l'enfance doit être la période la plus heureuse de la vie. Il y a des parents qui vont jusqu'à l'extrême en supprimant toute discipline. Habités à avoir beaucoup, habitués à s'exprimer librement, les enfants peuvent être de vrais fléaux, mais même les pires à partir d'un certain âge deviennent ordinairement "de raisonnables et corrects jeunes gens et jeunes filles." (2)

"Ces enfants qu'on aime tant dans l'Ouest, par peur d'atteindre à leur personnalité (mot d'ordre obéi dans toute l'Amérique), les parents, quelle que soit leur classe, ont pris le parti de les laisser faire exactement à leur guise, de sorte que rien n'est plus mal élevé qu'un marmot américain. Il paraît que, vers la douzième année, cela s'arrange de soi-même et que ces petits monstres deviennent de raisonnables et corrects jeunes gens et jeunes filles, aussi courtois que père et mère, ce qui n'est pas peu

(1) L'Illustration, Lucie Delavue-Mardrus, Impressions d'Amérique, 16 avril 1932, Tome 181, p. 472

(2) Ibid., p. 473

dire." (1)

Pour conclure ces remarques brèves sur la vie de famille américaine, il est bien d'insister encore une fois que, parce que la conception fondamentale américaine du rôle de la femme et de l'homme dans la vie diffère radicalement de la conception française, les écrivains français trouvent difficile de comprendre la vie familiale américaine.

En dehors des plaisirs des clubs déjà constatés, quelques plaisirs restent spécifiquement associés à la vie américaine.

(1) Ibid., p. 473

LES PLAISIRS

Pour entrer de plain-pied dans le vif du sujet des plaisirs américains, commençons avec les sports. Même dans le divertissement l'Américain reste actif et combatif.

Les sports les plus profondément nationaux sont le football et le baseball. La rudesse de celui-là poussa des foules d'Américains à faire campagne contre cette violence, et les réformes matèrent les excès d'autrefois.

Pour que tous les étudiants pussent faire partie des jeux, de plus en plus, les "intra-murals" s'organisèrent. Cela veut dire que le personnel des équipes des "intra-murals" appartient à la même école et le jeu est pour le plaisir individuel du joueur. Rarement se trouvent des spectateurs.

Fait révélant fut le rappel de l'équipe de l'Université de Chicago de la Ligue "Big Ten" représentant les grandes universités du Middle West.

Quelle valeur s'attachait à un tel jeu?

"Il est permis d'estimer que ce jeu est brutal. Les Américains, en beaucoup d'endroits, l'ont réformé. On ne saurait nier qu'il développe chez l'adolescent la décision, le sang froid, l'abnégation de soi-même dans l'intérêt de

son groupe, et qu'il a ainsi une vertu éducative." (1)

Quoique le football restât le jeu le plus populaire des amateurs, le baseball garda le rang du jeu national des joueurs professionnels.

La chose la plus surprenante pour les étrangers fut la foule de spectateurs que ces jeux attirèrent. Le fait s'éclaire si on n'oublie pas qu'aussi indépendant qu'est l'Américain, il est à la fois un être grégaire.

Le développement soudain de tous les sports d'hiver valut la mention de plusieurs écrivains.

"Les New Yorkais, et avec eux tous leurs compatriotes pas trop éloignés des montagnes, se sont lancés à corps perdu dans les sports d'hiver et surtout dans le plus beau d'entre eux: le ski.

. . . "Sports d'hiver américains de toutes sortes et de tous genres, basés et imités des sports d'hiver européens mais réalisés sur une échelle plus grande, avec plus d'enthousiasme et de foi, leur brusque développement ne va-t-il pas changer bien des choses outre-atlantique, en par-

(1) Op. cit., Firmin Roz: pp. 39-40

ticulier en ce qui concerne une de nos dernières supériorités sportives: celle du ski européen, qu'il s'agisse de ses manifestations alpines? Les épreuves du ski américain vont devenir mondiales dans quelques saisons." (1)

À côté de ces plaisirs des sports il faut ranger ceux du théâtre.

Le jeune mouvement théâtral se manifesta par des groupes, allant toujours croissant, associés au "petit théâtre". Partout et parmi toutes les classes de la société furent formés des groupes intéressés à représenter des pièces pour l'unique plaisir de jouer les rôles. On donna ces représentations presque exclusivement pour le groupe lui-même. Tantôt le directeur, tantôt l'auteur de la pièce faisaient partie du groupe. Quant au théâtre, spécialement à New York, des foules de spectateurs remplissaient les salles et témoignaient du vif intérêt pour ces pièces dramatiques. Les acteurs et les actrices du cinéma firent très souvent leur début dans le monde théâtral.

Chez les Américains, le répertoire du théâtre diffère

(1) L'Illustration: Jean Blaisy, Le Développement du ski outre-Atlantique, 19 décembre 1936, Tome 195, p. 511

du répertoire français, car en Amérique ce ne sont que les nouvelles pièces qu'on monte presque exclusivement. Seule l'oeuvre de Shakespeare reste au théâtre du répertoire classique, tandis qu'en France le volume du répertoire n'inclut pas tant de pièces nouvelles et modernes.

Le cinéma aux États-Unis représente le plaisir par excellence pour les Américains. Des opinions variées furent exprimées sur ce sujet. M. Georges Duhamel, selon son habitude, vit le cinéma comme un signe de plus de l'horrible avenir réservé à une nation qui s'est laissée séduire par ce genre d'amusement.

"C'est un divertissement d'ilotes, un passetemps d'illettrés, de créatures misérables, ahuries par leur besogne et leurs soucis. C'est savamment empoisonnée, la nourriture d'une multitude que les puissances de Moloch ont jugée, condamnée et qu'elles achèvent d'avilir.

"J'affirme qu'un peuple soumis pendant un demi-siècle au régime actuel des cinémas américains s'achemine vers la pire décadence. J'affirme qu'un peuple hébété par des plaisirs fugitifs, épidermiques, obtenus sans le moindre effort intellectuel, j'affirme qu'un tel peuple se trouvera,

quelque jour, incapable de mener à bien une oeuvre de longue haleine et de s'élever, si peu que ce soit, par l'énergie de la pensée." (1)

D'autre part, un des auteurs se mit en colère car l'industrie cinématographique américaine conquiert le marché européen.

"Il arrive même que le producer transatlantique confie de tels filmages à un metteur en scène du cru. Habile concession qui donne à l'Europe l'illusion d'être associée avec l'Amérique. Cette illusion deviendra-t-elle jamais une réalité? Jadis, avant la guerre, quand les États-Unis étaient encore besogneux, l'usine yankee avait été bâtie avec des capitaux européens, le travail yankee était exécuté par de la main-d'oeuvre européenne: seule, la direction était américaine, et c'était les Américains qui se partageaient le gâteau. . . Je crains bien que d'ici quelques années, en France, en Allemagne, en Angleterre et ailleurs, il faille se livrer à une étude approfondie pour découvrir où finit la production européenne et où commence l'invasion américaine. En fait, le studio sera européen, les stars et les metteurs en scène seront encore européens bien que réimport-

(1) Op. cit., Georges Duhamel: p. 59

tés d'Hollywood, les commanditaires. . . seront encore européens, seule la direction sera américaine, et ce seront encore des citoyens de New York ou de Chicago qui encasseront les coupons. . ." (1)

On admet qu'aux États-Unis les fabricants de films voulant la plus vaste clientèle s'adaptèrent à l'intelligence et au goût de la masse. Néanmoins depuis une dizaine d'années des efforts sérieux se sont produits pour hausser la valeur intellectuelle et morale du cinéma. La Ligue de Décence lancée par les évêques de l'église Catholique et supportée par de nombreux groupes de protestants eut une influence étendue. Les actualités aidèrent à corriger bien des idées fausses du peuple américain concernant l'Europe.

Le succès à l'étranger du cinéma selon le type américain, succès que les auteurs admettent, (. . . peu à peu a conquis tous les publics du monde (2) . . . le film est en train d'américaniser le monde (3)) laisse quelque doute que le peuple américain soit le seul susceptible de se distraire sans grand effort intellectuel. Il serait plus juste de

(1) Ferri Pisani: Le Cinéma américain, Félix Alcan, Paris, 1930, p. 131

(2) L'Illustration: Anonyme, Le Music-Hall au cinéma, 5 mai 1934, Tome 188, p. 28

(3) Op. cit., Braunschvig: p. 359

tirer la conclusion que les spectateurs affinés de tous les pays sont souvent choqués et c'est à eux d'améliorer cet instrument contribuant à former le goût de la multitude.

Le plaisir intellectuel. . . "le vif va-et-vient de la conversation française, véritable tennis de reparties, n'existent pas aux États-Unis." (1) Ce même écrivain donne une description fort exacte de la conversation en Amérique. "La conversation? Certaines femmes très cultivées et qui ont voyagé en Europe peuvent, certes, la soutenir avec éclat. Généralement parlant, elle consiste à écouter en rond une personne qui raconte quelque historiette, longue à venir et pas toujours intéressante." (2)

Faute de "culture générale" comme le but du système de l'éducation; le désir de l'activité quelconque; et la timidité sont considérés comme quelques causes de l'absence de l'art de la conversation aux États-Unis. Cela fut surprenant de trouver un auteur soulignant la timidité car cette facette du caractère/^{américain} fut rarement saisi des auteurs français. "L'absence de conversation vient en Amérique, non de l'absence d'idées, d'esprit, ou de connaissances, mais

(1) L'Illustration: Lucie Delavue-Mardrus, Impressions d'Amérique, Tome 181, p. 474

(2) Ibid., p. 474

d'une timidité invincible et d'une prodigieuse méfiance de soi. En aucun pays tu ne trouveras une telle impuissance à s'exprimer." (1)

En résumé, le football et le baseball, les sports les plus populaires, contribuent à satisfaire l'esprit actif et grégaire de l'Américain tandis que le cinéma le distrait en satisfaisant son besoin de repos et son amour des présentations à grand spectacle.

(1) Op. cit., André Maurois: pp. 168-9

CHAPITRE III

LA VIE RELIGIEUSE

Pour saisir le "nerf" de la vie religieuse de nos jours chez les Américains, le rôle du puritain doit être examiné d'abord.

Selon M. André Maurois les trois fantômes qui hantent l'Amérique sont le puritain, le pionnier, et le féodal que l'homme d'affaires représente. La plupart des écrivains sont d'accord avec M. Maurois pour souligner la puissance des puritains.

Les faits suivants sont tirés de l'étude d'André Siegfried, Les États-Unis d'aujourd'hui (1) où il examine cette question.

Le peuplement des États-Unis s'est fait en trois phases. Au 18^e siècle les treize colonies originelles sur la côte atlantique furent presque exclusivement d'origine britannique et protestante. Au 19^e siècle, surtout à partir de 1840, l'immigration prit une ampleur inconnue. Le caractère de cette vague d'immigration se transforma. Un

(1) André Siegfried: Les États-Unis d'aujourd'hui, Armand Colin, Paris, 1929

plus grand nombre d'irlandais et d'allemands y figurent. L'afflux des catholiques introduisit au sein d'une population exclusivement protestante un élément de catholicisme.

Dès 1880 la troisième vague vint non plus de l'Europe nordique mais de l'Europe latine et slave. Du point de vue religieux, la majorité n'était pas protestante mais catholique ou juive. Une inquiétude se cristallisa au moment de la guerre chez les cent pour cent, les protestants britanniques. Qu'allait produire l'assimilation de ces nouveaux-venus? On se mit à douter de l'efficacité du creuset si fièrement défendu avant ce moment. Le Ku Klux Klan formé d'abord pour maintenir la supériorité de la race blanche sur les nègres devint ensuite le soutien du protestantisme. Les "quotas" furent appliqués pour diminuer le nombre des immigrants et empêcher l'entrée des non-nordiques.

Quiconque ne comprend pas le puritain ne comprend pas l'Américain, voilà la conclusion générale. Traçons l'étude du puritanisme selon les auteurs français.

"Les colons puritains, ces premiers fondateurs de la république Américaine ressemblent à des Spartiates. Leur

vie entière était placée sous la sanction publique, les lois réglaient minutieusement leurs actions et frappaient le péché comme le crime; la paresse, l'ivrognerie, le mensonge étaient punis du fouet." (1) Ces mots écrits en 1886 par le conférencier Villemain rappelle au lecteur les livres de Hawthorne, surtout "The Scarlet Letter" où il décrit la sévérité des moeurs envers les coupables. La lettre 'A' marqua, au fer rouge, les personnes convaincues de l'adultère.

Les puritains quittèrent l'Europe parce que le puritanisme y était persécuté. Chose curieuse, ils commencèrent immédiatement la persécution de tous ceux qui n'observèrent pas leurs règlements. Au 18^e siècle la religion protestante fut établie par la loi dans plusieurs États et il fallut que les autres sectes luttassent pour obtenir la liberté religieuse.

Les lois protectrices de la religion subsistent. André Siegfried nota les deux cas suivants. Sans remonter plus haut que 1921 un homme, pour avoir raillé la Bible, est condamné par une loi de Massachusetts. En 1925, dans le procès fait au sujet de l'enseignement de la théorie de

(1) Villemain: Cours de littérature française, Didier et Compagnie, Paris, 1886, p. 373

l'évolution dans les écoles de Tennessee, William Jennings Bryan, ancien secrétaire d'État, candidat à la présidence des États-Unis, prend parti contre la liberté de l'enseignement. Ainsi l'intervention de la religion dans la politique est un fait aujourd'hui encore. Indice indiscutable du puritanisme qui n'admet pas la libre pensée.

Considérer l'obligation de gagner sa vie comme un devoir religieux est un autre trait du puritain. Firmin Roz le souligne en disant: "Pour les puritains d'Amérique la conquête et l'exploitation d'un nouveau continent devenaient une grande entreprise au service de Dieu, service pratique et positif dont la première récompense était le succès en ce monde en attendant le salut dans l'autre." (1)

Au point de vue moral les contraintes imposées par les doctrines puritaines furent si puissantes qu'elles hantent les plus modernes. Les Américains se rendent compte que leur personnalité est pourchassée et triée par les attitudes de leurs aïeux.

"Mon père et ma mère, me disait un étudiant, vivaient d'une façon très stricte. . . J'ai beaucoup d'admiration

(1) Revue des Deux Mondes: Firmin Roz; L'Américain devient-il cosmopolite? 31 10 '37, p 240: 245

pour leur vie. Certainement il y avait quelque chose de mauvais dans l'hypocrisie de 1880, mais il y a bien de l'hypocrisie dans la liberté agressive d'aujourd'hui. Je lui demandai: 'Est-ce que beaucoup de vos camarades pensent comme vous? Presque tous pensent comme moi, dit-il. Très peu osent le dire. . . Ils parlent de vins, de femmes, et ça ne les amuse pas.' Sous son visage d'adolescent, je vis affleurer pendant un instant les traits austères du Puritain." (1)

Encore un exemple de cet arrière-fonds du puritanisme: "Van Norden s'était levé; il marchait dans la chambre en posant avec un soin machinal les pieds sur les dessins qui se répétaient dans le tapis; on eut dit que ce jeu maniaque et absorbant dénouait le drame secret de son coeur, car il se mit à parler avec une liberté chez lui insolite:

- Un dilettante, que suis-je d'autre? un dilettante comblé heureux, n'est-ce pas, de mon cher? et qui mène, avec l'approbation de sa conscience, la vie la plus innocente? Tenez, je m'apprête à faire représenter ici un petit opéra à trois acteurs, Bacchus et Erigone, joué jadis par Madame de Pompadour; quel mal y a-t-il à cela? quelle

(1) André Maurois: L'Amérique inattendue, éditions Mormay, Paris, 1931, p. 24

morale me l'interdirait?

- Aucune, évidemment, répondis-je étonné; d'ailleurs votre morale, ça ne passe pas l'Atlantique.

- Ah! vous croyez! Alors, pourquoi ne puis-je pas m'amuser en paix avec mon petit opéra? - Je ne comprends pas.

- Vous ne comprenez pas qu'aucun de vos plaisirs, si inoffensif soit-il, ne me paraît licite! Je suis un dilettante honteux; derrière ma désinvolture de façade, une terrible guerre de sécession se livre entre ma conscience et ma vie. Mes ancêtres puritains me guettent; ils me font honte, cette honte qu'ils ont inventée; ils m'empêchent d'être heureux.

- Les vieux Messieurs Van Norden, avec leurs larges culottes bouffantes à la mode de Hollande, reviennent la nuit et tirent sur leur barbiche et me crient de leur voix terne: 'Fais pénitence, fais pénitence!' Alors, - Ce qui nous arrive, à nous Américains, même hors d'Amérique, voyez-vous, ce sont des histoires de conscience depuis le Mayflower jusqu'à la Prohibition." (1)

L'essai de la vie libertine fut abandonné par les plus

(1) Paul Morand: Champions du monde, Bernard Grasset, Paris, 1930, pp. 14-31

sincères, car ils sentirent, dans toute sa force, l'impossibilité d'être heureux de cette manière. Les auteurs français citent comme une des causes de l'ivrognerie chez les Américains ce désir de s'affranchir, de rendre silencieux les voix intérieures qui les énervent. La conquête décisive des Puritains fut la loi de la prohibition votée par le gouvernement. Ce fut une crise morale. Depuis ce temps la lutte contre cette loi, et finalement sa révocation, nous montre la décadence du pouvoir unique des puritains.

Et aujourd'hui, en 1940, quel est l'état actuel de cette grande force, le puritanisme? Nous affirmons que cette puissance est encore vivante et exerce une grande influence mais appauvrie en comparaison de l'époque passée. Les sessions quotidiennes du Sénat et de la Chambre des Représentants commencent par une prière. Le Président parle souvent de la nécessité de la prière et appelle Dieu comme le témoin de ses actions. Sur la monnaie sont gravés les mots "In God we trust" (En Dieu notre espérance). Il n'y a pas d'impôts sur la propriété des églises, et les lois contre le blasphème subsistent. Voilà des restes du Puritanisme selon M. André Siegfried.

Cependant le confort, l'immigration catholique et

juive, l'aisance, le divorce, l'absence de guerres, la sécurité politique et surtout l'abstention religieuse ont miné le pouvoir actuel du puritanisme, une des facettes du caractère américain.

"L'Amérique ne pourra trouver son équilibre moral que lorsqu'elle aura enfin exorcisé le fantôme du Puritain," (1) conclut M. André Maurois.

La religion joua un rôle primordial dans la société américaine dès le commencement, car les Américains considérèrent toujours la religion comme une force morale servant à gouverner et à discipliner les hommes, à faire d'eux de bons citoyens, tout en les aidant à mieux servir Dieu. La puissance morale exercée par le puritanisme et les survivances de cette doctrine que nous avons tâché de souligner dans cette étude sont des manifestations de ce rôle.

La diffusion de la Bible telle qu'elle se pratique aux États-Unis est un fait remarquable. Grâce à l'American Bible Society, il s'en trouve un exemplaire dans toutes les chambres d'hôtels, et quatorze millions furent vendues en 1929. En 1941 l'Église Catholique célébra une fête spéciale

(1) Op. cit., André Maurois: p. 27

pour attirer l'attention de ses vingt millions de fidèles sur une nouvelle traduction du Nouveau Testament.

Une autre manifestation récente c'est la somme étonnante votée par le Congrès pour bâtir des chapelles dans chaque fort où les jeunes soldats américains sont casernés afin que les services religieux puissent être célébrés d'une manière convenable.

Pour les Américains il n'existe pas de conflit entre la vie dite moderne et scientifique et la religion. Paul Bourget à la fin du dix-neuvième siècle constata ce fait et trente ans plus tard Firmin Roz le confirma. Tous deux font connaître l'opinion d'un grand nombre d'autres.

"On y reconnaît d'abord combien sont calomnieuses ces affirmations de nos moralistes sur ce nihilisme foncier de la science, puisqu'elle vit là-bas côte à côte avec le Christianisme le plus fervent, --- et ni le Christianisme n'entrave le développement scientifique, ni ce développement la foi chrétienne. Dans un essai consacré à un célèbre article de M. Taine sur l'Église en France, un des mieux outillés d'entre les apologistes de ce temps, M. l'abbé de Broglie, le remarquait justement: ' ce mot de science signifie chez nous depuis trop longtemps deux ordres d'idées

très distinctes; d'une part, un groupe de notions positives acquises par le procédé expérimental, et de l'autre, des hypothèses de pure métaphysique construites sur ces notions. En réalité, le groupe des notions positives constitue seul la vraie science. L'esprit américain, avec sa lucidité distributrice, paraît avoir vu cela dès le premier jour, puisque la vie religieuse et la vie scientifique ont grandi en lui, sans se heurter et comme parallèlement." (1)

"La grande république américaine offre un exemple bien déconcertant à ceux qui croient au conflit naturel, nécessaire, entre la religion considérée comme une force du passé et ce qu'ils appellent les puissances nouvelles, je veux dire la science et la démocratie. La vie moderne ne s'est développée nulle part plus rapidement, plus pleinement, plus exclusivement qu'aux États-Unis. Elle n'y rencontrait aucun obstacle et voyait, au contraire, un champ illimité s'ouvrir devant son expansion." (2)

Le dogme n'intéresse pas autant que l'influence morale qu'exerce chaque secte. Un groupe religieux constitue un centre d'action sociale. Les conférences, les récréations,

(1) Paul Bourget: Outre-Mer, Alphonse Lemerre, Paris, 1895, p. 323

(2) Firmin Roz: L'Amérique nouvelle, Ernest Flammarion, Paris, 1923, p. 61

les sports, les danses, le jeu de cartes et même des bibliothèques sont au service des fidèles. Ici encore une fois l'esprit utilitaire du caractère américain se manifeste.

La liberté absolue de la religion est profondément enracinée aujourd'hui aux États-Unis. Les sectes se sont multipliées et toutes sont admises sauf l'irréligion. "Ce qu'on appelle, en Amérique, un libre-penseur, c'est généralement un homme qui croit en Dieu sans pratiquer aucun culte." (1)

"Aussi n'existe-t-il pas de pays au monde où les sectes soient plus nombreuses: on en compte plus de 200. La plupart sont des sectes protestantes; car le protestantisme, étant la religion la plus individualiste, permet plus que toute autre la différenciation des doctrines: il n'y a pas moins de 19 groupes de méthodistes, 18 de baptistes, 22 de luthériens, 9 de presbytériens, sans parler des épiscopaliens, scientistes, congrégationnistes, unionistes, universalistes, adventistes. . . Les idées les plus nouvelles se sont mêlées aux anciennes conceptions religieuses. . . Dans le catholicisme se sont introduits quelques schismes:

(1) Marcel Braunschvig: La Vie américaine, Armand Colin, Paris, 1931, p. 64

il existe une Église de Dieu telle que Jésus-Christ l'organisa (Church of God as organized by Christ), qui prétend revenir au christianisme primitif. L'unité du judaïsme a été également brisée: il y a bien encore des Juifs orthodoxes et traditionalistes. . . mais le Dr. Isaac M. Wise a créé le Judaïsme Réformé Américain; et les Réformés eux-mêmes se divisent en plusieurs groupes, qui sont allés plus ou moins loin dans la voie des innovations. . . Quant aux membres de la Free Synagogue, ils n'ont plus, à vrai dire, de cérémonies religieuses, mais de simples réunions---le dimanche et non le samedi---pour entendre des sermons faits par un rabbin en costume civil. . .

"Dans quel esprit toutes ces religions américaines vivent-elles ensemble? Apparemment au moins, dans un esprit d'entente. Pour des entreprises bienfaitantes, on voit collaborer protestants, catholiques et juifs. Sur le terrain proprement religieux l'accord est, certes, moins facile que sur celui de l'action sociale." (1)

L'intolérance s'est réduite d'année en année. De tous les côtés les efforts se font pour rapprocher les religions. Des conférences entre les ministres des divers cultes sont

(1) Op. cit., Braunschvig: pp. 66-7

assez fréquentes. Un état de "neutralité" vis-à-vis de la religion existe aux États-Unis. Le mot "neutralité" en religion veut dire, ne pas s'abstenir de tous les cultes mais les accueillir tous. Donc les rapports de l'Église avec la société et les pouvoirs publics en résultent.

Le Président Wilson lui-même s'associa à la célébration honorant le jubilé du Cardinal Gibbons en octobre 1918. Quand le Président des États-Unis inaugure quelque grande oeuvre d'utilité publique il demande à un ministre religieux, au nom de tous, d'invoquer Dieu.

Mais, "le fait le plus caractéristique sans doute de la vie religieuse américaine dans les trente dernières années est l'extraordinaire progrès du catholicisme." (1)

Ce progrès est dû à bien des causes. Tout d'abord, le catholicisme grandit dans le foisonnement des sectes. Puis, la religion étant considérée comme une force bienfaisante il s'ensuit naturellement que les prêtres ont le respect et l'appui de tout le monde.

"La démocratie américaine a un merveilleux sentiment des services que lui rendent de tels hommes: leur pouvoir est fait de sa confiance et de sa gratitude.

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 68

Ni cette confiance, ni cette gratitude n'ont manqué aux grands évêques qui représentent, dans l'Amérique contemporaine, le magnifique effort et le triomphe du catholicisme: les Gibbons, les Ireland, les Spalding." (1)

Les chefs de l'Église catholique sont de vrais américains. Ils peuvent tenir leur rang avec un grand air dans la pompe des cérémonies mais en même temps ils ne trouvent pas déconcertant ni étrange de se tenir à la courroie dans un tramway bondé de voyageurs.

On raconte cette histoire de nos jours. Un nouvel archevêque désigné chef d'un diocèse étendu gagna vite le respect des habitants. Un jour, dans le tramway, le conducteur, en passant devant l'évêché, dit à un voyageur qu'il reconnaît pour être prêtre.

- J'aimerais bien serrer la main à ce nouvel archevêque car tout le monde dit:--C'est un brave homme. En descendant, le prêtre lui tend la main en disant:--Donnons-nous la main, Monsieur, je suis l'archevêque et je suis charmé de faire votre connaissance.

L'égalité réciproque, trait si caractéristique des Américains, se montra ainsi. Rien n'aida mieux le prestige

(1) Op. cit., Firmin Roz: p. 74

et le progrès du catholicisme qu'une telle attitude.

L'immigration contribua à l'extension de l'Église catholique et bien plus, le conjoint protestant dans le cas d'un mariage mixte se convertit souvent au catholicisme.

"Mais c'est l'esprit même du catholicisme et son exemple qui travaillent le plus efficacement pour lui. Le sens positif des Américains ne pouvait manquer d'être sensible à la vitalité de l'Église catholique, au prestige que lui confèrent l'autorité, l'unité, la pérennité. En face des dénominations protestantes toujours plus nombreuses, le catholicisme immuable dresse l'image de ce qui dure, et sa stabilité finit par apparaître comme le signe de sa grandeur et de sa vérité." (1)

Et l'avenir du catholicisme? Écoutons la prédiction:

"Si le développement du catholicisme américain poursuit sa marche accélérée--et tout fait prévoir qu'il la poursuivra--il fera décidément perdre à l'élément protestant sa traditionnelle prééminence déjà si menacée." (2)

Au début de ce chapitre nous avons parlé du purita-

(1) Op. cit., Firmin Roz: p. 81
 (2) Op. cit., Braunschvig: p. 70

nisme auquel les écrivains étrangers semblent attacher une si grande importance. Puis nous avons constaté que la religion a joué, extérieurement au moins, un grand rôle dans la vie matérielle de ce pays: premièrement, parce qu'il n'y existe pas de conflit entre la religion et la science, et qu'il y a toujours chez l'Américain un vieux fond de respect pour la religion; en troisième lieu, parce que la tolérance de l'État et l'esprit libéral du protestantisme permettent aux sectes de se multiplier et au catholicisme de se répandre. Finalement, nous avons noté les progrès du catholicisme dans la libre Amérique.

LA VIE INTELLECTUELLE

Maintes fois les écrivains français font remarquer le culte du savoir chez les Américains.

"Avides, ils voulaient tout savoir." (1)

André Maurois touche souvent à ce sujet. Il écrit dans une lettre adressée à un jeune homme en train de commencer un voyage aux États-Unis: "De toutes les idées fausses que tu peux apporter ici, la plus sotte est la légende d'une Amérique indifférente aux choses de l'esprit." (2)

Puis il exprime ses idées sur l'ardeur intellectuelle dans les collèges de jeunes filles. "Aussi le goût des idées est-il vif. On entend des discussions passionnées sur l'existence de Dieu, sur la musique française moderne, sur la Ligue des nations, sur Hamlet. Au théâtre, où les élèves font elles-mêmes décors et costumes, elles jouent du Pirandello, du Tchékhov. Elles aiment sincèrement la musique." (3)

Voici encore une citation de cette lettre au jeune

(1) Op. cit., Paul Morand: p. 18

(2) Op. cit., André Maurois: L'Amérique inattendue, p. 171

(3) Ibid., p. 87

homme: "Je ne sais ce qu'est la vie intellectuelle à Pittsburg ou à Detroit, mais je crois que New-York te paraîtra l'une des villes les plus excitantes pour l'esprit qui soient au monde. New-York est le "clearing house" des idées de l'univers; tous les livres importants de tous les pays y sont traduits. On y trouve un public pour Virginia Woolf, pour André Gide, pour Thomas Mann. Le livre le plus lu de l'Amérique est aujourd'hui d'un Suédois, sera demain d'un Français, d'un Russe. Lis leurs jeunes revues: Le Symposium, le Hound and Horn, la New Republic. Tu seras étonné par l'étendue de leur information et par la qualité de leur jugement." (1)

Ce qui frappe le plus vivement un intellectuel français c'est l'absence à la fois d'un ministère de l'instruction publique et d'un organe administratif central. L'éducation est absolument dépourvue de direction centrale et chaque État est souverain en matière d'enseignement.

L'instruction tient une place considérable aux États-Unis. Notamment depuis la guerre l'instruction à tous les degrés a pris un développement prodigieux.

(1) Ibid., pp. 172-173

Signalons d'abord quelques faits particuliers à l'enseignement primaire et secondaire avant de considérer plus à fond l'enseignement supérieur, qui est le meilleur indice de la vie intellectuelle d'une civilisation.

La plupart des États ont établi l'obligation scolaire jusqu'à seize ans et cette limite tend à être élevée. Pour que tant de jeunes gens puissent mener une vie scolaire jusqu'à un tel âge atteste l'estime de l'instruction aussi bien que la situation économique du pays.

Le programme de l'enseignement secondaire inclut toujours bien des études plus ou moins négligées dans les écoles françaises qui aboutissent au baccalauréat, telles que: les études sociologiques; les arts; les sciences ménagères; les études commerciales; etc.

Parmi les écrivains français sont ceux qui pensent que la coéducation, règle à peu près générale en Amérique, peut exister car le climat et la religion ont mâté l'ardeur du tempérament des anglo-saxons.

Mais le personnel en majorité féminin surtout dans les écoles primaires et secondaires étonna. M. Braunschvig se posa la question comme une des causes de l'inaptitude à la synthèse et l'incompréhension des idées abstrai-

tes de la plupart des Américains. "Mais, s'il est vrai que le propre de l'intelligence féminine est d'être réfractaire aux abstractions, n'y-a-t-il pas lieu de croire que leur naturelle inaptitude aux idées générales se trouve encore renforcée sur les bancs de l'école par la direction pédagogique qu'ils y reçoivent." (1)

M. Ernest Dimnet regrette que les institutrices, tout en étant des femmes charmantes et sincères, fussent bien souvent jeunes, d'une instruction insuffisante, et qu'elles eussent l'intention de se marier après quelques années d'enseignement. (2)

Signalant les traits différents de l'enseignement supérieur en France et aux États-Unis, les jugements rendus furent les suivants:

Les mots "college" et "université" ne veulent pas dire le même et la valeur des diplômes diffèrent considérablement.

"Le baccalauréat américain est à peu près intermédiaire entre notre baccalauréat et notre licence; la licence américaine, qui rappelle notre vieux titre 'maître ès let-

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 263

(2) Ernest Dimnet: My New World, Simon and Schuster, New York, 1937, p. 336

tres' est presque équivalente de la nôtre; le doctorat américain. . . est loin d'atteindre le niveau de notre doctorat ès lettres." (1)

Pour les Français l'Université c'est la Faculté; mais pour les Américains l'Université, ce sont les étudiants. L'intérêt dans la "vie de collège" surprie les étrangers aussi bien que l'attachement envers l'institution qui remplace l'indifférence des étudiants français.

"Mais le trait commun des Universités américaines c'est leur contact intime avec la Société et l'attachement qui lie tous les anciens élèves à l'Institution par laquelle ils ont passé." (2)

"L'attachement filial des "harvardmen" pour leur université est si grand qu'il les fait parfois considérer, bien à tort, comme orgueilleux ou dédaigneux. Si leur sentiment prend une allure exclusive, c'est parce qu'une université américaine comme Harvard n'est pas l'émanation anonyme d'un État accapareur, mais qu'elle se développe isolément, grâce à la pieuse affection et à la fidèle reconnaissance de ses enfants. Les anciens étudiants ne l'oublient jamais." (3)

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 267

(2) Op. cit., Vigouroux: p. 165

(3) L'Illustration: Paul Azan; Le Trécentenaire de l'université Harvard, 19 septembre 1936, Tome 195, p. 79

Le chiffre indiquant le nombre d'étudiants dans les universités américaines paraît invraisemblable.

"Les grands collèges et universités d'Amérique ressemblent à de vastes usines intellectuelles où l'on fabrique en série des milliers et des milliers de diplômés." (1)

Il ne faut pas perdre de vue que l'université américaine contient de nombreuses écoles distinctes: Écoles de théologie, Écoles de musique, Écoles d'agriculture, etc., et que plus de la moitié des étudiants suivent les cours vraiment dits secondaires.

D'ailleurs c'est vrai que les épreuves de l'entrée arrêtent fort peu de candidats. De plus, les Universités eurent besoin de ressources qui permit souvent l'entrée de beaucoup d'étudiants inférieurs. Les droits d'inscriptions relativement faibles dans les universités d'État sont très forts dans les universités privées. Il en résulte que beaucoup d'étudiants se livrent au travail d'à côté et parmi ceux qui ne s'occupent pas de ces besognes, les divertissements de tous genres remplissent trop leur temps.

L'exagération du caractère utilitaire de l'enseigne-

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 268

ment est toujours constatée. On conclut que le pourquoi de la recherche avide du savoir c'est pour obtenir le succès ou pour améliorer la situation matérielle.

Voilà un exemple d'entre beaucoup: "Aussi--à tous les degrés--s'attache-t-on moins à la formation désintéressée de l'esprit, à ce que nous appelons en France 'la culture générale', qu'à l'acquisition pratique de savoir, à la possession des connaissances utiles dans la vie!" (1)

Et pourtant parmi les écrivains sont ceux qui admirent ce que les autres condamnent. "Dans certaines Universités américaines les élèves ingénieurs travaillent alternativement dans les laboratoires universitaires et dans les usines de la ville, tandis que l'éducation de nos ingénieurs est souvent théorique et souvent inutilisable.

"Il faut donc que la réforme de l'éducation nationale, sans abandonner nos traditions idéalistes, ait pour objet d'inculquer à la jeune génération le véritable esprit scientifique de telle façon que les individus doués de sens pratique puissent en tirer le maximum de rendement et acquérir, pour le profit individuel et pour le bien du pays, cette qualité précieuse que nos Alliés américains appellent

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 261

'efficiency', mot qu'il semble difficile de traduire en français." (1)

La plupart des universités sont loin des villes, en pleine campagne. M. Roz en dépeint ainsi son souvenir.

"Ce sont de véritables palais que les Universités américaines, ou plutôt ce sont des cités, entières, composées de palais. Ils se distribuent ou se groupent sur le vaste terrain qu'on appelle là-bas le campus: chapelle, auditorium, bibliothèque, gymnase, salles de cours, maison du Président, et corps de logis réservés aux étudiants (dormitories). Au delà, des pelouses, des prairies, quelquefois un parc immense, un lac. . . Elles forment ainsi, avec leurs pignons et leurs tours, leurs clochers et leurs dômes, leurs rosaces et leurs vitraux, des villes de rêve, des villes enchanteresses, qui laissent au passant un souvenir inoubliable." (2)

L'outillage technique et l'installation matérielle de nos institutions supérieures émerveillent les visiteurs et les Français trouvent humiliante la comparaison avec leurs

(1) Op. cit., Vigouroux: p. 166

(2) Op. cit., Firmin Roz: pp. 37-8

établissements, bien qu'ils pensent que la valeur intellectuelle tirée de l'emploi de cet outillage matériel ne vaut pas une dépense sans bornes.

Il faut admettre néanmoins que dans ce décor agréable la présence d'un grand nombre s'explique par la valeur sociale attachée à la vie universitaire.

"Le passage dans les collèges et universités donne également une supériorité morale: avoir été élève d'une université et à ce titre appartenir à un club d'anciens étudiants, c'est une distinction qui toute la vie reste attachée à la personne." (1)

Quant à la Faculté--les diplômes américains des professeurs ne valent pas autant que ceux des universités européennes.

Deuxième point: il faut considérer le recrutement de la Faculté. "C'est le chef du département, sorte de directeur d'études qui recrute le personnel enseignant placé sous ses ordres. Les professeurs sont engagés par contrat pour un temps déterminé. S'ils ont réussi, on les garde; s'ils ne plaisent pas, on les remercie. Le succès se me-

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 269

sure trop souvent au nombre d'étudiants qui suivent le cours et qui ne vont pas se plaindre de la sévérité du maître." (1)

La situation incertaine les met plus ou moins sous la dépendance de leurs élèves et nuit fort à l'intérêt des études.

Troisième point: le programme oblige le professeur à enseigner de dix à vingt heures par semaine. La préparation quotidienne pour ces cours, les examens et les autres devoirs écrits à corriger: tout cela remplit bien des heures.

Autre point: les professeurs doivent être au service des étudiants qui les consultent à tout propos; donc ils n'ont pas les loisirs pour se tenir constamment au courant de ce qu'ils enseignent.

Quelques tentatives de réaction contre ces conditions se manifestèrent récemment.

Les "cours d'honneur" dans certaines universités permettent aux meilleurs étudiants de faire des travaux personnels sous la direction d'un professeur au lieu de suivre

(1) Ibid., p. 278

des cours.

L'"année sabbatique", c'est-à-dire une année de congé payé tous les sept ans, donne l'occasion aux maîtres de renouveler et d'étendre leur savoir.

De plus en plus les élèves subissent des examens écrits qui touchent à la matière de plusieurs cours suivis pendant deux à quatre ans.

Améliorant les résultats déjà obtenus, l'avenir de l'enseignement supérieur semble beau. "L'enseignement supérieur américain est loin d'avoir atteint le niveau intellectuel des universités européennes. . . Mais je ne doute point qu'avec le temps les universités américaines. . . ne parviennent à dégager de la masse confuse de leur population laborieuse une élite intellectuelle de très haute valeur." (1)

Autre indice du culte du savoir est le nombre et la parfaite organisation des bibliothèques. Souvent des musées trouvent place dans ces bâtiments dont la forme rappellent des temples.

"Mais quel n'est pas surtout l'étonnement d'un Fran-

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 279

çais voyageant en Amérique, quand au cours d'une randonnée en auto à travers tel ou tel État il aperçoit dans les moindres villages qu'il traverse un bâtiment--toujours le plus beau--où est inscrit ce mot: Library! Ces bibliothèques rurales ont pour la plupart été construites avec les millions de dollars données par Carnegie pour mettre un instrument de culture intellectuelle à la disposition de la population des campagnes. . . Les livres n'attendent même pas toujours que les lecteurs viennent à eux; ils vont aussi parfois au-devant des lecteurs: des camions automobiles circulent de village en village, offrant en pleine rue des livres aux habitants." (1)

Pour être plus accessibles les bibliothèques publiques américaines se trouvent dans les quartiers les plus fréquentés des grandes villes et les heures d'ouverture sont les plus commodes: assez tard le soir et quelquefois même le dimanche matin.

Personne n'est oublié dans ces bibliothèques. Salle pour les enfants où tout le mobilier, rayons, tables et sièges, est adapté à la taille des enfants.

(1) Op. cit., Braunschvig: p. 304

Salle consacrée aux aveugles avec les livres en écriture Braille. Salles pour les intérêts de tous: la littérature, la musique, les arts, la géographie, etc. Salle pour les journaux et les revues.

Un personnel complaisant et entièrement au service du public; des catalogues clairs et faciles à consulter; et même le privilège de prêter des ouvrages par correspondance ou d'emprunter les livres à une autre bibliothèque par l'entremise de la bibliothèque locale; -- tout encourage le goût de la lecture.

La puissance matérielle des Universités, des Musées, des Bibliothèques, etc., frappa tellement les voyageurs français qu'ils négligèrent de parler beaucoup de la littérature proprement dite. Ils se sont confinés le plus souvent à décrire la vie intellectuelle par rapport aux institutions. Néanmoins, il est possible de faire quelques remarques d'après l'étude du roman américain par Régis Michaud.

Ni l'ascétisme puritain, ni la prospérité matérielle ne contentent les nouvelles générations. Elles mettent en question l'idéal et les oeuvres de leurs pères. Donc, "le

pessimisme déborde aux États-Unis au théâtre, en poésie, dans la critique et le roman." (1) Surtout depuis la guerre, l'Amérique est en mal de découvrir de nouveaux cieux, et de nouvelles terres. Les nouveaux écrivains sont des parvenus littéraires, issus du peuple et très autochtones. Nombreux d'entre eux firent leurs débuts dans le journalisme. Les jeunes écrivains sont des réalistes très peu livresques.

La Nouvelle-Angleterre, longtemps berceau et foyer de la culture et de l'art américains, ne l'est plus. La littérature s'est déplacée de l'est à l'ouest.

La révolte contre le puritanisme caractérise la littérature d'après-guerre. Les critiques américains du puritanisme sont légion. "Pour eux le puritanisme est actuel. C'est l'Américain moyen d'aujourd'hui qui le représente. C'est lui qu'ils satirisent." (2)

Le subjectivisme règne au royaume de la fiction. Les nouveaux romanciers ne se séparent plus de leur propre personnage. Le roman n'est qu'un monologue intérieur.

(1) Régis Michaud: Le roman américain d'aujourd'hui, Boivin, Paris, 1926, p. IX

(2) Ibid., p. 8

Régis Michaud étudient les oeuvres des romanciers qu'il considère les plus représentatifs: Dreiser, Lewis, Anderson, Cabell, Cather, Gale, Dell, Hergesheimer et Waldo Frank. Il serait possible de faire une étude détaillée de chacun de ces écrivains, mais puisque le livre de M. Michaud reste le seul (parmi les sources que nous avons pu consulter) consacré uniquement à l'étude de la littérature américaine de cet époque, une étude plus développée ne m'a pas semblé convenable. Chez tous, Michaud constate l'existence de quatre facteurs principales: - le pessimisme, le réalisme, le subjectivisme, et la psycho-analyse.

La jeune Amérique est en quête d'un idéal nouveau. La littérature conçue comme l'expression de la société reflète la tentative de chercher cet idéal.

LA VIE ESTHÉTIQUE

Avant de se permettre des préoccupations artistiques il fallut que l'évolution naturelle des États-Unis eut lieu. La tâche gigantesque, l'organisation de la vie économique, absorba le peuple américain pendant trois siècles. Après avoir atteint une certaine aisance et des loisirs, la seconde étape de l'évolution naturelle - l'intérêt pour l'art et le beau - se manifesta chez ce peuple.

Bientôt, on vit s'élever de belles demeures; de magnifiques jardins entourèrent ces habitations, de beaux tableaux et des antiquités en ornèrent les intérieurs. La profession du "Landscape Architect" et celle de l'"Interior Decorator" se développèrent rapidement, aidant ainsi à former le goût personnel des acheteurs. Outre cela, l'art de l'étalage, jadis inconnu, maintenant devenu si important, attesta l'avancement de la vie artistique.

Un très grand nombre d'écoles d'art se trouvent en Amérique, faisant partie des Universités ou souvent dépendant de Musées, ayant des succursales à l'étranger d'où sont sortis déjà d'innombrables artistes américains.

Les revues et les journaux aidèrent à perfectionner

l'éducation du goût; mais ce furent les Musées, si fréquemment les bénéficiaires de legs importants et dont l'organisation est comparable aux bibliothèques au point de vue des services gratuits qui y sont offerts, qui prirent le premier rang comme éducateur du public.

Quant à la musique, son histoire est identique à celle des arts plastiques. Il y a les conservatoires; d'ailleurs dans toutes les écoles primaires et secondaires l'enseignement de la musique y trouve place; et de plus des orchestres pour lesquels on fournit aux élèves des instruments. De grands orchestres symphoniques dont les musiciens, largement rétribués, consacèrent aux répétitions bien des heures par jour; les concerts, une ou deux fois par semaine en plein air pendant le beau temps; et l'opéra; tout cela contribua à la formation du goût artistique chez les Américains.

"Les arts et les lettres ne sont point négligés: qui-conque occupe une place dans la société assume les lourdes charges volontaires afférentes aux frais d'organisation et d'entretien des hautes écoles, des musées, des collections d'art, des associations de cours et de conférences, de re-

présentations théâtrales et de concerts: vingt-quatre théâtres et salles de spectacle, une Civic Opera Association, fondée en 1910, attirant tous les grands noms de l'art lyrique et, depuis 1930, possédant une nouvelle salle dans l'un des plus nouveaux gratte-ciel de Chicago: multiples organisations de concerts (tous les maîtres se sont faits entendre ici), répandant dans le public, en majeure partie formé par l'apport d'immigration de races spécialement douées en ce domaine, un goût très raffiné pour l'art musical qui fait le succès des écoles spéciales, des orchestres, maîtrises, chorales, et nombreuses sociétés d'amateurs." (1)

Le théâtre et le cinéma contribuèrent à former le goût esthétique malgré l'entreprise commerciale qu'est devenu ce même cinéma. Les censures et les luttes pour hausser la valeur morale des productions plutôt que de satisfaire le pire goût du peuple témoignèrent du désir des mieux éclairés pour corriger les défauts de cette forme de la vie artistique.

"Les Américains ont excellé de tout temps dans les présentations à grand spectacle dont le music-hall avait naguère

(1) L'Illustration: J. H. Lambert; Une Métropole en cent ans Chicago, juin 1933, Tome 185, p. 277

le privilège. La somptuosité des décors, l'abondance de la figuration et surtout l'incomparable chorégraphie de ces bataillons de girls et de boys, sportivement entraînés, merveilleusement disciplinés, donnaient à ces parades une originalité et une artistique harmonie avec lesquelles il était difficile aux autres pays de rivaliser." (1)

La beauté naturelle du paysage, n'importe où les pégrinations à travers des États-Unis, fournira d'inoubliables souvenirs. Les descriptions du spectacle grandiose des Chutes de Niagara rivalisèrent celles du magnifique Grand Canon du Colorado et rappellèrent les enthousiasmes de Chateaubriand.

À côté de cette beauté de la nature, la beauté des villes américaines, une beauté puissante inspira de plus en plus le visiteur qui resta assez longtemps pour sentir et comprendre un pareil spectacle. Certes, dans les grandes villes la juxtaposition des quartiers somptueux et des quartiers vraiment misérables nuit à l'ensemble de l'impression. La rapidité de la croissance et le goût du changement perpétuel expliquent ces conditions mais ce même désir

(1) L'Illustration: J. H. Lambert; Le Music-Hall au cinéma, 5 mai 1934, Tome 188, p. 28

du changement corrigera sans doute la condition elle-même le plus tôt possible.

L'éclairage la nuit transforma les villes et la vision nocturne éblouit et charma chaque nouveau venu.

L'architecture américaine ne fut que l'imitation des divers styles anciens jusqu'au vingtième siècle. Le style colonial, le style gothique, le style roman furent successivement à la mode et le contraste d'un style avec l'entourage architectural choquait parfois.

À partir du vingtième siècle les créations architecturales furent destinées à satisfaire l'existence moderne donc faites pour un but tout pratique; ces bâtiments sont vraiment américains et impressionnants.

Gares, stades, cinémas, hôtels, bibliothèques, magasins; grands, quelquefois colossales, toujours somptueux, spacieux, voilà les oeuvres originales de l'architecture américaine.

Le gratte-ciel, la création la plus originale de l'Amérique fit des progrès au point de vue artistique. Au début, les règlements exigèrent des escaliers-échelles en fer (malheureusement souvent placés sur les façades); de plus, les

réservoirs sur les toits; deux choses regrettables pour l'esthétique des bâtiments. À présent on dissimule ces escaliers et réservoirs dans la décoration architecturale.

L'amincissement à partir d'une certaine hauteur, les terrasses, et à la partie supérieure le clocheton, la coupole ou le minaret, toutes ces choses diminuent la monotonie et la lourdeur des premiers gratte-ciel.

"Tel sera le "Rockefeller Center", nouvelle merveille du monde, réalisation suprême du modernisme américain. L'audace de la conception s'y alliera à une sûreté de goût qui n'en sera pas la moindre originalité. Le "Rockefeller Center" ne sera pas grec, mais il aura l'harmonie de l'architecture hellénique. Il ne sera pas babylonien, mais il restituera la magnificence de Babylone. Il ne sera pas romain, mais il aura les qualités durables de masse et de puissance des monuments de la Ville éternelle. Il s'est inspiré aussi de l'essence spirituelle du Taj Mahal, le chef-d'oeuvre de l'architecture indo-musulmane qui dresse sur les bords de la Jumna sa blancheur marmoréenne. Il constituera, au milieu de la vie tumultueuse d'une grande métropole, une unité typique d'une majesté hautaine, d'une

sérénité imposante, premier exemple complet de l'urbanisme de l'avenir." (1)

Hors de ces grands bâtiments les "bungalows", le type d'une modeste résidence, construits en bois ou en brique, sont très nombreux. Personne n'aime mieux que les Américains les demeures indépendantes. Sauf au coeur des grandes villes, la maison individuelle prit le pas sur tous les autres types de résidences, contraire à l'opinion générale des étrangers.

Les bungalows selon la situation financière de la famille sont plus ou moins spacieux; mais sans exception, entourés d'un petit jardin.

L'enquête artistique révéla aux auteurs français: premièrement, l'intérêt de l'Américain pour les arts; deuxièmement, le succès déjà atteint; troisièmement, l'espérance de l'avenir riche en jouissances esthétiques.

CONCLUSION

Avant de tirer de notre étude de l'Amérique de l'entre-deux-guerres, quelques conclusions générales, qu'il nous soit permis d'indiquer quelques faits frappants de certains livres bien connus. Il n'est pas possible de mesurer l'influence des livres mais on peut la noter d'une certaine manière en étudiant la traduction, le commentaire, la préface ou l'introduction, s'il y en a.

America the Menace, voilà le titre de la traduction du livre de George Duhamel, Scènes de la vie future. Le titre même est un défi jeté aux lecteurs américains. Avant de commencer la lecture de ce livre, on est tout prêt à lutter contre les idées qui y sont exprimées. On présente ce livre sans préface, sans introduction aux lecteurs américains dont la plupart n'ont pas fait jusqu'alors la connaissance du contenu de ce livre si bien accueilli en France.

Car M. Duhamel est un des plus grands écrivains contemporains; ses opinions hardies, hâtives, et souvent injustes, faisaient plus de mal que celles exprimées en aucun autre livre français sur l'Amérique. Son livre souleva un vif mouvement d'opinion dont le haut tirage de la 240^{ième}

édition témoigne son influence probable. C'est Duhamel lui-même qui dit: "Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui les pays du vieux et du nouveau monde ne se contentent plus de visiter les curiosités naturelles et d'admirer les objets d'art. Ils manifestent souvent le désir de jeter un regard sur les établissements scientifiques ou scolaires. . . en bref de mener une petite enquête touchant la vie économique et spirituelle des peuples. . . Je crois pourtant qu'avant de porter le moindre jugement et surtout le moindre jugement comparé les Français devraient commencer par visiter la France." (1) De la peur de l'admiration de ses compatriotes pour les autres pays fut né cette observation.

On peut regretter qu'un auteur si renommé n'ait pas observé lui-même un conseil si sage. Qu'est-ce que c'est que son livre sauf une enquête peu sympathique, écrite après un court voyage. On regrette surtout qu'au moins "avant de porter le moindre jugement" il n'ait pas étudié son sujet un peu plus profondément.

Il est fort intéressant de voir que la traduction de New York par Paul Morand est utilisée comme un guide, non

(1) Mercure de France: Georges Duhamel; Indices de civilisation, 15 déc. 1936, vol. 272, p. 453

exclusivement pour les étrangers, mais pour les Américains eux-mêmes qui viennent visiter la ville immense de New York. Dans la deuxième édition Paul Morand fit des corrections et l'éditeur ajouta les siennes afin que le livre fût au courant du jour pour les lecteurs.

L'exotisme des New-Yorkais, la hauteur des gratte-ciel, les souvenirs historiques, la rapidité de la vie, tout ce qui fait de New York le symbole du creuset du monde, l'auteur nous le décrit d'une manière sympathique, mais où on sent quelquefois chez cet individualiste une sorte de crainte pour l'avenir de cette forme de vie extraordinaire.

Prochainement, il nous reste de dire quelques mots sur les livres de l'Abbé Dimnet, My Old World and My New World. Ni l'un ni l'autre n'a paru en édition française. Ils sont devenus les "best-sellers", et sinon profonds, au moins ils ont fourni des renseignements intéressants qui aidèrent à continuer l'idée de l'amitié sympathique et fraternelle entre les deux peuples.

Cette thèse a eu pour but beaucoup moins de décrire les opinions favorables ou défavorables exprimées sur les États-Unis de 1919 à 1939 que de rechercher une réponse à la ques-

tion, "Qu'est-ce que c'était l'Amérique pendant cette vingtaine d'années d'après les écrivains français?"

Au début, nous avons noté les manifestations de l'amitié franco-américaine surtout dans la littérature du passé. Au chapitre deux, nous avons tâché de présenter et la situation de l'Américaine dont le rôle important évoqua souvent des opinions acharnées, et la situation de l'Américain qui n'est pour trop de monde que le synonyme des affaires. En considérant la vie religieuse, il fallait insister beaucoup sur la puissance du puritanisme et de ses survivances; et en dernier lieu, l'étude de la vie intellectuelle et artistique a complété notre recherche de ce que les écrivains français ont pensé de l'Amérique de 1919 à 1939.

Les auteurs s'accordent l'un avec l'autre en appuyant sur certains facteurs quasi-permanents de la vie américaine et certains facteurs nouveaux qui caractérisent la période particulière que nous avons étudiée.

Le puritanisme, les tendances anglo-saxonnes et protestantes, voilà le coeur de la question américaine pour André Maurois, André Siegfried, Régis Michaud et de nombreux autres. Deuxième facteur quasi-permanent prononcé avec

force était l'importance de la "filtration" par les femmes de tout ce qui touche à la vie intellectuelle et artistique du pays. Au surplus, il nous faut faire attention à la passion du déplacement sans la connaissance de laquelle, on dit, on a beau essayer de comprendre l'Américain, l'Américaine ou l'Amérique.

Quant aux facteurs nouveaux, il y en avait trois aussi, sur lesquels la plupart des écrivains demeurent d'accord. Deux sur trois de ces facteurs découlent de la crise économique. On a vu que la crise a transformé les réactions du peuple américain; elle lui a donné plus de maturité et de sagesse. On nota qu'un scepticisme intelligent remplaçait l'optimisme et la confiance extraordinaire en l'avenir qui frappait chaque étranger avant la crise. Deuxièmement, "Ayant moins d'argent pour les plaisirs d'agitation, l'Amérique est allée vers les plaisirs de culture." (1) Finalement, tous constatent que la vie religieuse de la nation a subi de grands changements. L'indifférence dépeint l'attitude des Protestants envers leurs églises. Bien des choses ont miné l'influence du puritanisme, tandis que parmi les

(1) Op. cit., André Maurois: p. 111

génération montante beaucoup ont essayé de mener une vie libertine. Dernièrement, plusieurs écrivains ont remarqué les progrès du catholicisme.

J'ai trouvé la matière de cette étude fort intéressante, et je suis contente de pouvoir dire que j'ai trouvé bien des fois une critique juste et sympathique, l'œuvre d'un ami, pour contre-balancer la critique, trop souvent, injuste.

Il est peu prudent de vouloir prédire l'avenir mais nous pouvons espérer que l'amitié franco-américaine a des racines assez vivaces pour qu'elle puisse survivre les épreuves du moment. La publication assez récente des deux livres, Amitié américaine (1) et France on Berlin Time (2), atteste un désir commun des auteurs de présenter aux lecteurs des renseignements impartiaux des problèmes de nos jours.

(1) Gabriel Jaray: Amitié américaine, Fernand Sorlot, Paris, 1939

(2) Thomas Kernan: France on Berlin Time, J. B. Lippincott, New York, ©1941

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CONSULTÉS:

Achard, Paul

Un Oeil neuf sur l'Amérique
Les Lettres Françaises, Paris, 1930

A New Slant on America
Rand McNally and Company, New York, 1931

Anonyme

Anecdotes Américaines
Vincent, Paris, 1796

Anonymous

America and the Americans
From the French Point of View, New York, 1897

Barrès, Maurice

Les Traits éternels de la France
Yale University Press, New Haven, 1918

Bourget, Paul

Outre-Mer
Alphonse Lemerre, Paris, 1895. Tome Premier, Tome Second

Brahy, Gustave

En touriste aux États-Unis
Éditions "Demain", Paris, 1939

Braunschvig, Marcel

La Vie américaine
Armand Colin, Paris, 1931

Erieux

Les Américains chez nous
Imprimerie de L'Illustration, Paris, 1920

Butler, Nicholas Murray

L'Américain tel qu'il est
Hachette, Paris, 1938

- Butler, Nicholas Murray
American as he is, The
 Charles Scribner's Sons, New York, ©1908, Reprinted 1937
- Cestre, Charles
Les États-Unis
 Librairie Larousse, Paris, ©1927
- Chateaubriand
Atala
 A. Hatier, Paris, P1931
- Comettant, Oscar
L'Amérique telle qu'elle est
 Achille Faure, Paris, 1864
- Dimnet, Ernest
My Old World
 Simon and Schuster, New York, 1935
- My New World
 Simon and Schuster, New York, 1937
- Dubreuil, Hyacinthe
Nouveaux Standards
 Bernard Grasset, Paris, 1931
- Du Hamel (Édité par Margaret A. White)
Acoubar ou la Loyauté trahie
 Institute of French Studies, Inc., New York, ©1931
- Duhamel, Georges
Scènes de la vie future
 Mercure de France, Paris, 1930
- America the Menace (Translation by Charles Thompson)
 George Allen, Ltd., London, 1931
- Durtain, Luc
Quarantième Étage
 Gallimard, N.R.F., Paris, ©1927, 20 ed.

Fay, Bernard

Franklin, The Apostle of Modern Times
Little, Brown Company, Boston, 1929

Ferrara, Orestes

L'Amérique et l'Europe
Les Oeuvres Représentatives, Crès, Éditeur, Paris, 1930

Girandoux, Jean

Amica America
Frazier-Saye, Paris, 1918

Halévy, Ludovic (Édité par Beckford et Coleman)

L'Abbé Constantin
D. C. Heath, New York, 1940

Hauser, Henry

L'Amérique vivante
Plon, Paris, 1923

Hermant, Abel

Les Transatlantiques
Alphonse Lemerre, Paris, 1909

Imbert, Nath (Dirigé par)

Dictionnaire national des contemporains
Les Éditions Lajeunesse, Paris, 1936

Jaray, Gabriel Louis

Amitié américaine
Fernand Sorlot, Paris, 1939

Jones, Howard Mumford

America and French Culture
University of Carolina Press, Carolina, 1927

Jusserand, J. J.

En Amérique jadis et maintenant
Hachette, Paris, 1919

Kernan, Thomas

France on Berlin Time
J. B. Lippincott, New York, ©1941

Klein, Felix

En Amérique à la fin de la guerre
G. Beauchesne, Paris, 1919

Lanson, Gustave et Paul Tuffrau

Manuel d'histoire de la littérature française
Librairie Hachette, Paris, 1932

Paul Augé, Éditeur

Larousse du XX^e siècle
Librairie Larousse, Paris, ©1928

Lavedan, Henri

La Famille française
Perrin, Paris, 1918

Lemaître, Georges

Four French Novelists
Oxford University Press, London, 1938

Madariga, Salvador de

Americans
Oxford University Press, London, 1930

Anglais, Français, Espagnols
Gallimard, Paris, 1929

Maurois, André

L'Amérique inattendue
Éditions Mornay, Paris, 1931

Chantiers Américains
Gallimard, Paris, ©1933

Michaud, Régis

Le Roman américain d'aujourd'hui
Boivin, Paris, 1926

The American Novel Today

Little, Brown, and Company, Boston, 1931

Michaud, Régis

Vingtième Siècle

Harper and Brothers, New York, 1933

Montesquieu

L'Esprit des lois

Garnier Frères, Paris, 1868

Morand, Paul

Champions du Monde

Bernard Grasset, Paris, 1930

New York

Flamarion, Paris, 1934

Henry Holt and Company, New York, 1936

Oudiette, Jacques, rapporteur du Groupe d'Études franco-américain

L'Opinion américaine et la France

Paul Hartmann, Paris, 1938

Ouy, Achille

Georges Duhamel, l'homme et l'oeuvre

Oliven, Paris, 1935

Palmer, Fredrick, Major U.S.A.

America in France

Dodd, Mead and Company, New York, 1918

Pisani, Ferri

Le Cinéma américain

Félix Alcan, Paris, 1930

Trois Couleurs

A. Fayard, Paris, 1927

Pozner, Vladimir

Les États-Désunis

Denoël, Paris, 1937

Préclin, Edmond

Histoire des États-Unis

Armand Colin, Paris, 1937

- Romier, Lucien
Qui sera le maître?
 Hachette, Paris, 1927
- Rousseaux, André
Âmes et visages du XX^e siècle
 Bernard Grasset, Paris, 1932
- Littérature du XX^e siècle
 Albin Michel, Paris, 1938
- Roya, Maurice
André Maurois
 Éditions de la Caravelle, Paris, 1934
- Roz, Firmin
L'Amérique nouvelle
 Ernest Flammarion, Paris, 1923
- Les États-Unis d'Amérique
 Felix Alcan, Paris, 1935
- Scribe, Eugène
La Bohémienne ou L'Amérique en 1775
 Librairie Générale de France, Paris, 1858
- Siegfried, André
Les États-Unis d'aujourd'hui
 Armand Colin, Paris, 1929
- America Comes of Age (Translation by H. and D. Hemming)
 Harcourt Brace, New York, 1927
- Qu'est-ce que l'Amérique?
 Flammarion, Paris, 1938
- De Tocqueville, Alexis
De La Démocratie en Amérique
 Pagnerre, Paris, 1850

De Tocqueville, Alexis
Democracy in America (Translated by Henry Reeve)
 P. F. Collier and Son, New York, c1900

Voyage en Amérique (Édité par R. Clyde Ford)
 D. C. Heath, New York, c1909

Villemain
Cours de littérature française
 Didier et Cie., Paris, 1882

Voltaire
L'Ingénu
 E. Droz, Paris, c1936

ARTICLES CONSULTÉS:

Les Annales
Ce que l'Amérique pense de nous
 Sarcey, Yvonne
 10 avril 1921

Atlantic Monthly
Advice to a Frenchman Going to America
 Maurois, André
 S '31, vol. 148

Bookman
Duhamel, M. D.
Crowley, Malcolm
 Ap '23, vol. 57

Retour d'Amérique
 Maurois, André
 M '28, vol. 67

French Authors Take Revenge
 Andrews, C. E.
 Mr '31, vol. 73

Forum

Does France Hate America?

Pertinax

D '28, vol. 80

How You Have Changed

Maurois, André

Je '31, vol. 85

L'Illustration

Impressions d'Amérique

Delavue-Mardrus, Lucie

16 avril '32, Tome 181

Une Moderne babel au centre de New York

Beauplan, Robert de

13 août '32, Tome 182

Réflexions sur la crise américaine

Reynaud, Paul

24 déc. '32, Tome 183

Français et américains

Reynaud, Paul

31 déc. '32, Tome 183

Une Métropole en cent ans Chicago

Lambert, J. H.

24 juin '33, Tome 185

Les États-Unis au tournant d'une époque

Sforza, Comte

30 sept. '33, Tome 186

Le Music-hall au cinéma

Anonyme

5 mai '34, Tome 188

À Travers l'Amérique de 1934

Schrieber, Émile

18 août '34 (À suivre) Tomes 188-9

Impressions Newyorkaises

Gesmar, Renée

13 juin '36, Tome 194

Le Trécentenaire de l'Université Harvard

Azan, Paul

19 sept. '36, Tome 195

Le Cinquantenaire de la statue de la liberté

Netter, Léopold

31 oct. '36, Tome 195

La Propagande allemande contre la France aux États-Unis

Morand, Marcel

7 nov. '36, Tome 195

Les Élections américaines

Lambel, Robert

7 nov. '36, Tome 195

La réélection de M. Roosevelt

Lambel, Robert

14 nov. '36, Tome 195

À New York, la nuit de l'élection

Hazard, Paul

21 nov. '36, Tome 195

Le Rooseveltisme ou la troisième solution

Naudeau, Ludovic

28 nov. '36, Tome 195

Le Président Roosevelt et la paix du monde

Anonyme

12 déc. '36, Tome 195

Le Développement du ski outre-Atlantique

Blaisy, Jean

19 déc. '36, Tome 195

Les Forces de l'Amérique

Fay, Bernard

30 avril '38, Tome 199

Pourquoi le Président Roosevelt a élevé sa voix
Pax, René

10 sept. '38, Tome 201

Les élections de novembre

Fay, Bernard

26 nov. '38, Tome 201

La Petite Illustration

New York

Mandelstamm, Valentin

18 nov. '22

Living Age

French Ideals in Education and the American Student
Bergson, H.

D 27 '19, vol. 303

As a Frenchman Sees Us

Thomas, Louis

J1 31 '20, vol. 307

Literature for Export

Maurois, André

O 30 '20, vol. 307

Mad-Cap America

Blanchard, Claude

D '30, vol. 339

Report on America

Maurois, André

Ap '31, vol. 340

Mercure de France

Les recettes de la vie

Duhamel, Georges

jan.-fév. '36, vol. 265

Les lois du monde futur

Duhamel, Georges

15 fév.-mars '36, vol. 266

Esprit de commerce et commerce de l'esprit

Duhamel, Georges

15 août '36, vol. 270

Indices de la civilisation

Duhamel, Georges

15 déc. '36, vol. 272

Richesse ou confusion

Duhamel, Georges

15 mars '37, vol. 274

L'Alliance nationale du livre

Duhamel, Georges

15 avril '37, vol. 275

Review of Reviews

Why Americans Leave Home

Morand, Paul

Ap '30, vol. 81

Revue des Deux Mondes

La Campagne électorale aux États-Unis

Fay, Bernard

1er déc. '36, Tome 36

L'Américain devient-il cosmopolite?

Roz, Firmin

J1 15 '37, vol. s840

Éloge de Montesquieu

Bérard, Léon

15 déc. '38, Tome 48

Revue Politique et Littéraire

L'Amérique avec nous

Roz, Firmin

S 16 '22, vol. 60

Revue Scientifique

Les universités américaines et la réforme de l'éducation en France.

Vigouroux, L.

Mr 16 '18, vol. 56

Round Table

American Sentiment and France
Mr '28, vol. 12

Saturday Review of Literature

Georges Duhamel
Waldo, Frank
N 24 '28, vol. 5

Scribner's Magazine

Three Ghosts of America
Maurois, André
S '31, vol. 90

Voici

La Croix Rouge
Rouanet, Francis
mai '41

Cadets américains
Dillard, Victor
juin '41

Yale Review

Course of French-American Friendship
Fay, Bernard
Mr '29, vol. ns 18

American Students and French Novels
Maurois, André
S '31, vol. ns 21

